

MASTER II

LA RECHERCHE DE DIEU EN TOUTES CHOSES

OU

L'ITINERAIRE SPIRITUEL ET MEDITATIF

DE RENE SCHWOB.

Olivier GUYODO

Sous la direction de Madame Dominique MILLET

U.F.R de Littératures Françaises

Paris IV- Sorbonne

Septembre 2009

INTRODUCTION

Pourquoi s'intéresser à l'œuvre de René Schwob ? Peu connu en effet des anthologies littéraires et de la critique, notre auteur ne connaît pas le rayonnement que peuvent avoir à l'heure actuelle les auteurs catholiques tels que Bernanos ou Claudel. Pour autant, si la célébrité de René Schwob est inexistante devant de tels noms, il n'en reste pas moins que ce dernier entretint des liens particuliers avec les milieux littéraires de son époque et qu'il fut considéré comme un polygraphe par la diversité de ses écrits et des sujets traités dans ses articles. Cependant, si l'éclectisme est le premier qualificatif qui émane du lecteur s'emparant de son œuvre, il apparaît clair qu'une logique sous-tend sa production littéraire et qu'elle trouve son essence dans la religion catholique et dans la quête de Dieu comme nous l'indiquent les titres de ses œuvres ; voici mention de certains à titre d'exemple :

- *Moi, Juif. Livre posthume*, 1928.
- *Le Portail royal, cathédrale de Chartres*, 1931.
- *Capitale de la prière*, 1934.
- *Solitude de Jésus-Christ*, 1935.
- *Rome ou la Mort*, 1938.
- *Itinéraire d'un juif vers l'église*, 1940.

Notre intérêt a justement été motivé par cette dynamique si particulière : l'unicité d'une autobiographie religieuse s'étendant à travers la globalité de sa création, ainsi que le cheminement intellectuel d'un homme de confession juive vers la religion catholique et ses dogmes. Aussi, lorsque notre directrice de recherche, Madame Dominique Millet-Gérard nous glissa l'idée d'un travail de recherche sur cet auteur, nous avons accepté avec enthousiasme.

Afin de pouvoir au mieux explorer la production littéraire de Schwob et d'une certaine manière l'essence de son œuvre, il nous faut indiquer certains éléments biographiques nous amenant à saisir son caractère et à délimiter un faisceau d'analyse pour son œuvre.

René Schwob est né le 19 avril 1895 d'une famille juive d'origine alsacienne aisée. Elève studieux, il fait ses classes au lycée Janson de Sailly et manifeste une sensibilité artistique doublée d'une forme particulière de franchise et d'indépendance. Ainsi à sa mère qui lui

demandait alors qu'il était âgé de treize ans de respecter le jeûne du Yom Kippour, celui - ci loin de partager l'esprit religieux et formaliste de la famille répondra : « *Je n'ai pas la foi, je ne jeûnerai pas.*¹ » Il ajoutera plus tard : « *A treize ans, je m'en débarrassais, l'âme ne pouvant trouver aucun aliment*² ». Détaché des liens d'une religion pour laquelle il ne ressentait rien et qui selon lui ne lui apportait rien, il commence par l'intermédiaire de ses fréquentations à envisager le christianisme sous une forme autre que celle de l'idolâtrie. Lors de la première guerre mondiale, il est dès septembre 1914, laissé grièvement blessé sur le champ de bataille aux cotés de son régiment décimé. C'est à ce moment là qu'il reçoit l'étrange appel de l'amour de Dieu, « *une voix qui me disait : Tu seras sauvé si tu m'aimes*³ ». Cependant cette parole reste comme il le dit lui même lettre morte pendant une douzaine d'année : « *J'étais profondément orgueilleux ; et comme je ne connaissais guère que le salut physique il me sembla que c'était celui-là que l'on m'offrait. Je repoussais un tel secours. Et douze ans devais songer à cette voix sans consentir à m'y soumettre.*⁴ » Le soldat qu'il fut, jamais ne guérit des blessures infligées par la guerre, et toute sa vie se déroulera désormais comme celle d'un malade avec ses périodes de crises et ses périodes d'accalmies. Les années qui suivirent la guerre furent pour lui une longue période de voyages aux confins du monde. Celle -ci lui permit de se livrer à une introspection et à de nombreuses interrogations intimes. Il guette ainsi les miracles et les soubresauts de sa conscience puis, sur les conseils d'un ami, et ce sans grande conviction, il demande le baptême en 1922 qui lui est refusé par le prêtre auquel il s'est adressé. En 1925, lors d'un voyage au Japon, il rencontre Paul Claudel et lui livre les difficultés qui sont les siennes quant à la compréhension du christianisme, de ses mystères et de ses rites. Il considère en effet la messe comme une comédie et trouve que la répétition des prières afin de louer Dieu est une sottise. A partir de 1926, son état de santé empire et une pleurésie menace le processus vital. Il est rapatrié et sur le chemin qui le ramène il semble sentir « *la sensation physique de sa damnation*⁵ » et songe à nouveau à se faire baptiser « in articulo mortis ». Le prêtre monté à bord pour l'écouter à Colombo le lui refuse à nouveau et le rassure sur son état. René Schwob fait donc serment devant une médaille miraculeuse de se convertir s'il guérit. C'est enfin en novembre 1926, que René Schwob dispensé d'une partie des examens obligatoires reçoit un sacrement qu'il redoute et ce, sans grand plaisir. Il semble si nous regardons sa vie et la

¹ Maurice Carité, *Du judaïsme au séminaire, René Schwob*, in *Convertis du XXe siècle*, p.39, Casterman, Paris, 1961.

² René Schwob, *Moi, Juif livre posthume*, Plon, collection « Le Roseau d'or », p. XIII, Paris 1928.

³ René Schwob, *Moi, Juif livre posthume*, p. XV, op.cit.

⁴ *Ibid.*

⁵ Maurice Carité *Du judaïsme au séminaire, René Schwob*, in *Convertis du XXe siècle*, p.41, op.cit.

chronologie de son œuvre que loin d'être un aboutissement le baptême reçu devient le déclencheur, l'origine d'une quête de plénitude et le début d'une conversion totale. Multipliant les expériences sacramentelles catholiques comme la découverte de l'eucharistie, Schwob s'assigne au fil de ses écrits à la tâche suivante : livrer au lecteur, la primauté des sensations nouvelles qu'il connaît, et faire éclater au monde le tâtonnement, la claudication spirituelle qui est la sienne. Son rôle est celui d'un témoin :

« *C'est le progrès jour par jour de cette transformation ou plutôt de ce retournement de mon âme, de cette conversion de fond en comble que j'ai noté dans les livres dont je souhaite tant qu'il sachent être efficaces.*⁶ »

Cependant notre auteur ne se contente pas uniquement de nous livrer ses difficultés dans le brouillard de la conversion. Il va beaucoup plus loin. Catholique d'ascendance israélite, Schwob ne peut se contenter de nous décrire un voyage intérieur, alors qu'il s'effectue une lui une véritable révolution comme nous avons pu le constater avec ses propres mots. Il s'efforcera en effet tout au long de son œuvre d'intellectualiser et d'intérioriser les divergences fondamentales qu'il existe entre le judaïsme et le christianisme que nous nommerons pour plus de compréhension et de précision ici Catholicisme. Partant du principe (suivant ici les propos de Joseph Serre) que : « *le judaïsme n'est plus une religion* » et qu'il révèle « *la suspension depuis deux mille ans de tout sacrifice sur l'autel du Dieu juif*⁷ », l'auteur, montre la pauvreté orgueilleuse du peuple juif et son impossible rédemption s'il ne change pas. Il insiste également sur l'aspect révolutionnaire et contradictoire du christianisme qui vénère l'image de Dieu fait homme et mort par amour ses créatures. Il s'attache par ailleurs à mettre en lumière l'adéquation qu'il existe entre les lieux et leurs fonctions montrant tour à tour la nécessité, la prédestination de Rome préparée par l'infrastructure antique à être le siège de la religion universelle, mais aussi l'obligatoire dénuement de la Palestine qui a vu mourir le Christ. Enfin il se concentre également sur la production et la création artistique et montre que l'art, religieux comme profane, est l'activité humaine qui tend haut plus au point vers une quête de Dieu.

Aussi que pouvoir dire de sa création ? Est-elle une méditation, une prière, ou plus simplement un essai, un journal, un recueil des questions que l'auteur se serait intimement posé ? Quelle pourrait être en effet l'essence d'une telle création ? Pouvons-nous y distinguer une unité ?

⁶ René Schwob, *Moi, Juif livre posthume*, p. 264, op.cit.

⁷ René Schwob, *Moi, Juif livre posthume*, p.222- 223, op.cit.

Autant de questions qui font sens et qui posent tant le problème de la généricité que celui de la littéarité. Nous ne sommes cependant pas démunis ; l'auteur s'est bien souvent exprimé au cours de ses écrits eux-mêmes sur le sens à donner à son œuvre agissant ainsi comme véritable pacte de lecture. Voici ce que nous dit l'auteur dans *Profondeurs de l'Espagne* :

« *La passion de Dieu, le feu qui dévorerait les cœurs et ses secrètes éruptions, l'ardeur corrosive de ses épanchements, c'est Dieu seul que je veux dévoiler, et toute force en l'esprit saint.*⁸ »

Le désir de l'auteur semble ici très clair : il ne s'assigne qu'une seule tâche, la conquête pour lui et les autres de l'idée de Dieu. Son propos nous renseigne d'autant plus qu'il nous permet d'entrevoir une part non négligeable de l'unité stylistique et idéale de sa création. Tout y est en effet orienté vers Dieu et pour Dieu ; ceci impliquera obligatoirement un vocabulaire particulier, une orientation thématique choisie ainsi qu'un style réflexif, ou méditatif. Nous serons donc loin des incontournables de la littérature dite classique.

Mais il y a plus ; Lorsque nous lisons dans *Moi, juif livre posthume* : « *Faite mon dieu que je devienne pur et que je puisse aider à votre définitive révélation*⁹ .» nous recevons la confirmation des hypothèses que nous avons pu déjà émettre plus haut. Nous sommes clairement face au récit d'une conversion. Cela impliquera les éléments de littéarités évoqués plus haut à travers toute sa création, qui ne commence qu'au moment même de son baptême. Cette esthétique de la recherche et de passage ne trouvera sa fin ultime qu'à la mort de l'auteur. Il est à noter que cette demande possède un caractère prophétique, car René Schwob vit sa quête métaphysique couronnée la veille de sa mort lorsque son protecteur Monseigneur Rémond, évêque de Nice, qui lui avait permis en 1944 de prendre la soutane et d'avoir le statut de grand séminariste vint à son chevet dans sa propriété de Vence lui conférer la tonsure. Les propos du prélat sont sans équivoques lorsqu'il évoquera son protégé : « *sa vocation s'affirma chaque jour davantage. Seule la maladie l'empêcha de recevoir les ordres.*¹⁰ »

⁸ René Schwob, *Profondeur de l'Espagne*, Grasset, collection « Les Cahiers verts », Paris 1928, p.229.

⁹ René Schwob, *Moi, Juif livre posthume*, p.133, op.cit.

¹⁰ Propos de Monseigneur Rémond cités in *Du judaïsme au séminaire, René Schwob*, article de Maurice Carité in *Convertis du XXe siècle*, p.54, op.cit.

Aussi, notre analyse se devra de suivre non pas à pas mais d'une manière fidèle l'évolution spirituelle de René Schwob afin d'éviter par une artificielle thématization de trahir son message et son témoignage.

Mais, avant même de mettre en évidence les directions de réflexions qui seront les nôtres tout au long de ce travail il nous semble tout indiqué de mettre en lumière les difficultés que nous avons rencontrées lors de nos recherches. Tout d'abord il est nécessaire de préciser que Schwob est un oublié des histoires littéraires et des dictionnaires bibliographiques. En effet entre 1925 et 1946 il n'est jamais fait mention de lui dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*, et l'Otto Klapp ne le mentionne qu'une seule fois dans un ouvrage collectif. Il a donc été difficile de pouvoir établir sa bibliographie dans un premier temps. Les seuls manuels où nous avons réussi à trouver des occurrences limitées sur notre auteur sont deux volumes de la *Bibliographie de la littérature française* entre 1930 et 1949, volumes étant les compléments à la *Bibliographie de la littérature française* établie par Hugo P. Thieme. Cependant c'est en recoupant plusieurs catalogues de bibliothèques et un ancien catalogue des éditions Grasset échappé du pilon par miracle que nous avons pu glaner les différentes informations exposées à la fin de notre travail. Nous avons progressé par tâtonnement. D'autre part il est utile de préciser le fait suivant : bien que René Schwob ait fréquenté nombre d'intellectuels de son temps il n'existe que très peu d'articles critiques sur lui. Aussi, nous nous permettons d'insister sur les difficultés interprétatives qui ont été les nôtres pour ce travail tant nous avançons masqués avec le seul propos de l'auteur. C'est en partie pour cela aussi que nous avons choisi une démarche épousant plus les méandres de sa vie intellectuelle et spirituelle que la thématization. Enfin, il est capital de préciser ici que notre travail en raison des écueils documentaires qui ont été les nôtres, s'inscrit malheureusement dans l'inachèvement et ne constitue qu'une approche peu dégrossie de René Schwob.

Aussi, afin de pouvoir au mieux rendre compte de cette création littéraire si particulière il nous a paru judicieux de scruter d'abord l'écriture de la conversion. En effet la question latente était la suivante : un tel phénomène moral, intellectuel, et sentimental peut-il être présent dans l'écriture ? Peut-il y avoir une esthétique de la conversion ? Pour répondre à ces questions nous montrerons comment la création littéraire de Schwob procède de cette conversion et comment elle trouve son essence dans une esthétique du passage. Nous aurons l'occasion de voir ici le réel passage d'une écriture littéraire destinée à la gloire à une écriture méditative et réflexive loin des gloires du monde. Ce passage sera le double de celui qui s'effectue en l'auteur sur le pan métaphysique.

Ceci fait, nous regarderons tour à tour les éléments que l'auteur examine à l'aune de sa découverte de Dieu. Ayant de fait abandonné sa quête de gloire littéraire et assigné à l'écriture un rôle d'explication et d'exploration, nous montrerons comment l'auteur concrétise le fait que l'art soit un réel tremplin métaphysique et soit le révélateur de la quête divine que chaque créateur mène. Rien n'est dénué de religiosité dans la création artistique et chaque œuvre de l'archaïsme à la modernité porte en elle une dimension métaphysique que son sujet soit profane ou religieux. Il sera intéressant d'établir ici la volonté particulière de Schwob de tout réconcilier en Dieu, élément légitimant la profonde sincérité de la conversion de l'auteur.

Puis, sublimant les manifestations artistiques nous verrons comment la méditation de Schwob s'universalise prend une dimension beaucoup plus importante ; scrutant avec recul le monde entier il va se plaisir à montrer l'adéquation qu'il peut exister entre un lieu et la révélation, entre un fait terrestre et sa place dans le plan divin. Tour à tour ce seront donc la ville de Rome, la ville de Lourdes, et la Palestine qui seront passées au crible. Il nous exposera ainsi le caractère universel de Rome pour la Chrétienté par sa place et par ses fondations elles-mêmes, le rôle majeur de Lourdes, et le nécessaire dénuement de la Palestine qui de Terre Promise est devenue la terre du deuil, la terre de la mort de Dieu. Nous remarquerons ici, que l'auteur trouvera une explication aux difficultés politiques de ce pays, et réglera ses comptes avec le judaïsme.

Enfin, nous nous pencherons pour finir sur le sort qui dans son œuvre est réservé aux intellectuels, écrivains et penseurs. Nous établirons que Schwob se livre à une réelle critique littéraire et que celle-ci dépasse la simple esthétique : laissant de côté les remarques concernant le style de l'écrivain, l'auteur se plaît à légitimer ou invalider leurs propos sous le regard des évangiles et de Dieu. La littérature, la philosophie permettent-elles un accès à Dieu ? Tel philosophe ou écrivain ou telle école littéraire ne s'est-elle pas fourvoyée en occultant le message divin ? Peut-il y avoir un verbe, une écriture valable si l'on nie Le Verbe ? Autant de questions qui se posent et montrent l'étendue du travail intérieur qui s'est effectué chez René Schwob et de l'inquiétude qui l'a traversé tout au long de sa vie. Autant de pistes qui indiquent l'intérêt qui est le sien et, jusqu' à ce jour sa formidable actualité.

Chapitre I. L'écriture de la conversion ou l'esthétique du passage.

« *J'ai l'impression que je suis en train de muer*¹¹ »

Comment peut-on expliquer l'expérience d'une conversion ? L'écriture peut-elle être témoin de ce processus de changement ? Il est ici important de noter une chose : l'œuvre littéraire que nous allons analyser s'attache à nous décrire un processus particulier qui relève à la fois du genre autobiographique et de l'essai. Aussi, comment décrire ce trait si particulier ? Comment caractériser ce qui pourrait définir cette œuvre ? La mutation évoquée est-elle apparente dans l'écriture et dans les sujets traités ?

Constat bref : les sujets traités sont denses : dogmes, miracles, institutions, rituels œuvres littéraires et philosophiques ; l'art étudié est par sa matière et par ses sujets (tableaux officiels, cathédrales médiévales) de même densité et s'inscrit aussi dans la fixité, l'immutabilité. Malgré cela, la démarche adoptée, la recherche et le questionnement constants donnent à voir que l'écriture de Schwob est un lieu de tension entre fixité et recherche, un lieu de passage.

1. Le chemin d'une conversion.

a) La quête et la recherche.

- Regard sur les causes de sa conversion. Rappels des données biographiques glanées : appel ressenti lors de la première guerre mondiale. Est-ce là une vocation religieuse ou sacerdotale ?
- Définition pour mémoire du terme **vocation** : « *Mouvement intérieur par lequel une personne se sent appelé au sacerdoce ou à la vie religieuse*¹². » Rappel également de l'étymologie latine du terme « vocation » et de cet appel entendu : « *Tu seras sauvé si tu m'aimes*¹³. »
- Un sacrement reçu sans aucun plaisir apparent. Le terme est relativement fort et qui montre la complexité de la psychologie de l'auteur et les freins intérieurs qui ici agissent

¹¹ René Schwob, *Moi, juif Livre posthume*, p. 135, op.cit.

¹² *Le Petit Larousse illustré*, Paris 1994.

¹³ René Schwob, *Moi, Juif livre posthume*, p. XV, op.cit.

en lui. En effet il faut bien préciser que c'est tout une éducation religieuse, intellectuelle, toute une tradition familiale qu'il va falloir abattre. Ceci est d'autant plus important que le christianisme est vu par le judaïsme comme une idolâtrie, Dieu n'étant pas représenté dans la religion juive.

- Afin de mieux comprendre cet aspect psychologique des choses il serait judicieux de faire référence à *Ainsi parlait Zarathoustra* de Nietzsche, et plus précisément au chapitre intitulé *Des trois métamorphoses* :

« Quel est ce grand dragon que l'esprit ne veut plus appeler ni maître ni dieu ? « Tu dois » tel est le nom du grand dragon.

Mais l'esprit du lion dit : « je veux ».

« Tu dois l'attends au bord du chemin couvert d'écailles, dorées, miroitantes, et sur chaque écaille étincelle en lettres d'or : « Tu dois. »

Des valeurs millénaires brillent sur ces écailles et ainsi parle le plus puissant de tous les dragons : « toute valeur de toute chose, _ elle brille sur moi.¹⁴ »

- Devant toutes ces difficultés, toutes ces réticences, l'appel de la conversion reste tenace. Il l'explique lui même et nous rentrons ici dans un domaine particulier qui est celui de la grâce.
- Ecriture du balbutiement et de l'approximation ; regard sur la manière dont la plupart des ouvrages sont conçus : la quasi-totalité des écrits de l'auteur sont construits sur un mode journalistique et avec lui nous progressons chaque jour au rythme de ses découvertes religieuses : ainsi dans *Moi, juif livre posthume*, nous lisons les lignes suivantes : *« Lorsque j'entrepris ce journal, j'ignorais qu'il dût devenir un mémorial des merveilles du seigneur miséricordieux et compatissant¹⁵. »* C'est l'aveu de l'auteur lui-même de la tournure prise par son écriture. Nous sommes donc en fonction de jours dans le domaine de la fluctuation, du changement, du mouvement et de l'instable. L'écriture ne fait qu'un avec l'instabilité intérieure de l'auteur : elle suit les mouvements de son âme, elle se fait l'écriture de la méditation, du dialogue intérieur, mais sous une

¹⁴ Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, 1ere partie, trad. d'Henri Arthur Goldschmidt, p.40, « Le livre de poche », Paris 1983.

¹⁵ René Schwob, *Moi, Juif livre posthume*, p. II, op.cit.

forme peu ordonnée. L'auteur par lui-même de « *méditations assez désordonnées*¹⁶ » ; rappel ici par souci de précision de la notion de **méditation** : creuset entre la réflexion profonde et l'oraison mentale sur un sujet religieux.

L'écriture révèle donc bien la quête qui anime notre auteur. Elle reflète le passage qui s'effectue en lui. Nous allons vivre une aventure intérieure avec lui. Elle se concrétisera par la constante utilisation d'analogies soit le procédé de référence constante d'une chose à une autre pour comprendre.

« Il faut, pour qu'une idée m pénètre, qu'elle soit capable de me présenter ses aspects sur divers plans et que ces divers aspects concourent à des évidences qui se vérifient les unes les autres et s'offrent mutuellement l'appui de leur diversité. [...] Ma pensée ne se développe que par la décantation des analogies variées d'une idée [...]. Je me borne à me justifier au moyen de confrontations multipliées ce que je sens être mes tendances essentielles¹⁷. »

- Cependant si nous sommes face à ce pacte de lecture qui sur le plan stylistique et sur le plan littéraire, nous donne certains indices pour la compréhension de l'œuvre entière de Schwob, si nous constatons un lieu de passage et de changement, il n'en reste pas moins que l'auteur a fait ses choix :

« Je choisis les moyens catholiques parce qu'ils me paraissent les plus efficaces et l'idéal catholique parce qu'il est le plus exigeant. [...] C'est l'anéantissement de moi-même que je consens par simple goût d'être plus fort que moi¹⁸. »

La conversion de l'auteur ne s'inscrit pas dans une quête simplement existentielle ou réflexive mais bien plus dans une recherche particulière de Dieu par le biais de la pratique mais aussi par le biais de la réflexion, de la méditation et de la prière. René Schwob est donc parti en quête de Dieu, en quête de celui qui est « *la voie, la vérité et la vie*¹⁹. »

- De fait si l'on regarde les termes employés par notre auteur nous remarquons le terme « *anéantissement* » qui est très fort et qui nous laisse entrevoir ce qui va se produire : il y aura par quête et recherche de Dieu, rupture, avec les anciennes habitudes, avec la Raison toute puissante ainsi qu'avec l'imperméabilité à l'amour divin. Il faudra par ailleurs faire son deuil du monde et des plaisirs.

¹⁶ *Ibid.*

¹⁷ René Schwob, *Moi, Juif livre posthume*, p.218-219, op.cit.

¹⁸ René Schwob, *Moi, Juif livre posthume*, p. 7-8, op.cit.

¹⁹ Evangile selon Saint Mathieu, XIV, 6.

- Cela sera par ailleurs dur et sinueux ; comme peut l’être toute recherche avec ses écueils, mais comme il montrera plus tard, dans son ouvrage bilan *Itinéraire d’un juif vers l’église*,

« Un converti, ce peut être aussi quelque pécheur, qui tout en redevenant parfois le prisonnier, n’a plus de goût profond pour ses anciens péchés. [...] Un converti, c’est un homme qui peut être encore menacé par son triste passé, mais à qui Jésus a donné la volonté de se relever à chaque chute²⁰. »

Nous sommes donc bien ici dans cette quête, cette recherche de la vérité éclairée par l’amour du Christ, étant donné que malgré le changement, rien n’est gagné si ce n’est une force nouvelle. La notion d’effort est bien présente elle aussi car consubstantielle à celle de recherche et de quête. La méditation devient un combat, un combat que l’auteur mènera seul : il s’exilera ainsi presque dix mois au pays basque afin de se livrer à cette spéculation solitaire. Rappelons à ce propos que le livre intitulé *Moi, juif livre posthume* constitue le journal intime de cet auteur bien vivant mort à sa vie précédente et ressuscité avec le Christ à sa vie nouvelle. Les paliers de cette conversion seront matérialisés par les différentes parties de ce même ouvrage. Nous y reviendrons plus loin.

- Pour finir, il nous faut préciser que cette recherche spirituelle qui étudie et scrute avant tout les mouvements de l’âme, s’accompagne pour être effective de la lecture de différents auteurs catholiques, moralistes ainsi que des écrits des grands saints. Nous en avons la trace dans *Moi, juif livre posthume*. Sont successivement cités : saint Grégoire, Pascal, saint Thomas, Bossuet²¹. Il sera nécessaire de retrouver les références exactes de ces citations dans un souci de précision et d’analyse. Il n’en reste pas moins que toutes renvoient à une seule et même idée : la pratique de l’enseignement du Christ se voit dans la vie quotidienne et dans les actions les plus simples et il faut se servir de chaque comme d’un échelon pour nous élever.

De plus Schwob, n’avance pas seul ; il est dirigé conduit par des mentors qui auront à cœur de l’aider sur le difficile chemin de la foi. En effet ce dernier va entretenir des relations soutenues avec Jacques et Raïssa Maritain, et Paul Claudel. Les traces de cette relation nous sont parvenues grâce à leur correspondance dense contenue dans les deux recueils suivant : *Lettres inédites sur l’inquiétude moderne*,²² et *Correspondance de*

²⁰ René Schwob, *Itinéraire d’un juif vers l’église*, Spes, Paris 1940, p. 10.

²¹ Ces mentions faites par R. Schwob, se trouvent in *Moi, Juif livre posthume*, p.44-45, et p.278-279, op.cit.

²² *Lettres inédites sur l’inquiétude moderne. Jacques et Raïssa Maritain, André Gide, _ Paul Claudel, _ René Schwob, _ Aldous Huxley, _ Elie Faure*. Editions Universelles, 1951.

Paul Claudel avec les ecclésiastiques de son temps : le Sacrement du monde et l'Intention de Gloire²³.

Les conseils qu'ont ou lui donner ces interlocuteurs seront à scruter afin de voir comment l'auteur les a faits siens pour la poursuite de son cheminement spirituel.

Voilà dressée en quelques mots le premier pan de sa conversion, se caractérisant par la recherche et la quête spirituelle. Nous avons pu mettre en évidence des éléments psychologiques et biographiques qui ont répondu à nos questions littéraires sur le style et sur le genre de ces écrits.

Voyons maintenant comment ce processus est actualisé par l'écriture qui devient la médiation particulière pour accéder à Dieu.

b) « A quoi sert d'écrire quand ce n'est pour aimer²⁴ » ou l'écriture comme médiation de l'acquisition de la foi.

- Etude du rôle prépondérant de l'écriture en tant que médiation intellectuelle et spirituelle. L'écriture est un besoin, une nécessaire médiation pour Schwob dans sa quête de Dieu. Elle permet une actualisation, une réalisation par la médiation des mots des méditations imposées par sa nouvelle vie spirituelle.

« Je suis arrivé à I..., impatient de reprendre ce cahier, d'y noter toutes les pensées qui m'agitaient, sentant bien de nouveau que c'était là ma vraie vie²⁵ [...] »

- Il fait état d'une véritable obligation qui le pousse à nous livrer ses soubresauts intimes, obligation qui ici découle de la grâce qu'il a reçue. Cela signifie donc, que le rôle assigné à l'écriture change totalement.
- Sa création littéraire n'a plus un sujet particulier comme inspiration mais bien Dieu lui-même, si bien que l'auteur se fait l'interprète des grâces divines qu'il reçoit. Il fait donc siennes les écritures : *« Au commencement était le Verbe, et le Verbe était à côté de Dieu, et le Verbe était Dieu²⁶ ».*

²³ Correspondance de Paul Claudel avec les ecclésiastiques de son temps : le Sacrement du monde et l'Intention de Gloire, vol II, 2 « Bibliothèque des correspondances mémoires et journaux » n° 46, p.982 -1000, Honoré Champion, Paris 2008.

²⁴ René Schwob, *Moi, Juif livre posthume*, p.132, op.cit.

²⁵ René Schwob, *Moi, Juif livre posthume*, p.95, op.cit.

²⁶ Evangile selon Saint Jean, I, 1.

- Elle devient donc au regard de René Schwob, ce que nous avons déjà pu mettre en évidence cet ensemble de réflexions intimes et d'interrogations que l'acteur tente d'explicitier par la médiation des mots et du verbe. Sa création et son écriture deviennent le lieu d'une recherche, d'une méditation, d'un dialogue intérieur : « *Je suis arrivé à I..., impatient de reprendre ce cahier, d'y noter toutes les pensées qui m'agitaient, sentant bien de nouveau que c'était là ma vraie vie et qu'après tant d'efforts pour construire une œuvre de « littérature » il fallait bien m'avouer que cela seul m'importait : clarifier ma pensée, la désembroûssiller pour y trouver enfin un équilibre au moins provisoire, grâce auquel atteindre à la vraie possession de moi, à la possibilité de me sacrifier corps et âme²⁷* ».
- Il ya donc ici une fois de plus un changement qui s'opère : l'écriture n'est plus une fin recherchée par l'auteur comme telle. Sa motivation n'est plus la gloire littéraire et l'écriture n'est plus assignée à ce rôle. Sa création devient alors le reflet de sa personnalité : loin de la gloire et des séductions du monde elle se recentre sur l'âme, la réflexion et la médiation : « *Et hier, en face de ces gens discutant bourse politique, danses et autres occupations mondaines, je mesurai nos distances. Vraiment tout cela est devenu pour moi du chinois ; et pareillement toutes ces agitations littéraires, toutes ces stupidités auxquelles les uns et les autres se prennent, accrochent des gloires, les défont, vaticinant sans arrêt sur des sujets creux déambulant comme des ombres sur un vide infini dont ils ne s'avisent pas. Et je songeais, lisant après ces dix jours de méditations, les articles des derniers journaux parisiens, que moi aussi, j'avais participé ces bavardages, jetés au néant tant de jours de ma vie sans autre but que de parler, d'entendre de faire parler de moi, refoulant ma plus obsédante inquiétude, m'avilissant avec eux, m'abaissant à ce niveau. Un tel jeu à présent me semble au comble de la folie²⁸* ». En plus d'un changement manifeste de l'essence de l'écriture René Schwob condamne fermement la seule recherche de gloire, recherche qui était sienne avant. Il ne peut que voir depuis sa conversion la vacuité de son ancienne existence. Est- ce là une condamnation des milieux littéraires de son époque qui ne pouvant se pencher sur l'essentiel ne considère que la superficialité des choses ? Nous essayerons plus loin de lever le voile là-dessus.

²⁷ René Schwob, *Moi, Juif* livre posthume, p.95, op.cit.

²⁸ René Schwob, *Moi, Juif* livre posthume, p.99, op.cit.

- Il n'en reste pas moins que l'auteur transformé et transporté par la grâce intime une évolution bien marquée à sa création sur le plan stylistique comme sur le plan diégétique ; voici ce qu'il en dit : « *La vie n'a désormais d'autre objet que Dieu même. Et du même coup ma fécondité s'en accroît. Quand jadis je cherchais à « écrire », l'horizon devant moi était court, il me semblait n'avoir plus de réserves. C'est depuis que je me suis mis délibérément à désirer de parfaire ma vie intérieure, depuis que j'ai consenti de m'enfoncer en moi même, qu'il ne m'est plus pénible mais enivrant d'écrire, que mes sources sont devenues si abondantes que je puis m'en nourrir sans jamais m'en lasser. Il ne s'agit plus de formes ni d'œuvres passées. Il s'agit de vérité, de ma vie présente et future*²⁹. »
- L'écriture une fois de plus devient le lieu de l'exégèse intime. Cette forme seule est selon l'auteur viable ; elle rend sa production « enivrante », et l'inscrit désormais dans la méditation et dans la volonté de révéler Dieu.
- « *Donner un sens plus pur au mot de la tribu*³⁰ ». Détour de la citation mallarméenne afin de mettre en lumière la mission qu'il s'est donné : aider à la révélation du message Dieu par son œuvre et « *réviser toutes les valeurs morales chrétiennes pour leur rendre leur contenu spirituel, les rétablir dans leur plénitude*³¹ . »
- L'écriture acquiert donc une mission que nous avons mise en évidence haut. Elle est donc à la fois journal et médiation et s'inscrit dans cet entre - deux du passage, entre le simple récit autobiographique et l'analyse introspective du cœur et de l'âme.
- Enfin aspect important où nous noterons une nouvelle fois le changement de finalité de l'écriture qui loin de la gloire du monde de recherche plus que Dieu lui – même et qui s'adresse aussi aux autres personnes qui voudraient suivre le même chemin :

« Puisse ce livre suggérer que le travail de notre déification, s'il dépend de notre grâce, exige toutefois un préalable effort de notre volonté pour nous anéantir afin que cette grâce toujours prête ne soit d'abord effarouchée ni mise en fuite.

*Et veuille Dieu qu'il porte à ceux qui le liront le secours que Naguère j'ai trouvé à l'écrire*³². »

²⁹ René Schwob, *Moi, Juif livre posthume*, p.102, op.cit.

³⁰ René Schwob, *Moi, Juif livre posthume*, p.162, op.cit.

³¹ *Ibid.*

³² René Schwob, *Moi, Juif livre posthume*, p. XVII, op.cit.

Secours, creuset entre journal et méditation l'écriture est réellement ce lieu de tension vers Dieu, cette nécessaire médiation entre le réel et le mystère. Elle est celle qui rend compte du passage de l'état juif à l'état catholique. Elle est passage, comme l'est la fête de Pâques qui en hébreu signifie « *le passage du seigneur* ³³ », fête qui maintenant célèbre le passage de la mort à la vie, la résurrection du Christ. Schwob semble l'avoir compris : « *Sic transit Gloria Mundi* ³⁴. »

c) Du journal spirituel à la prière.

- Rappel de l'idée de journal : un bref regard sur l'ensemble de l'œuvre de Schwob nous livre le constat suivant ; la plupart de ses œuvres sont construites sur le mode du journal intime ou sur le mode du carnet de voyage. Si quelques unes s'inscrivent davantage dans ce que l'on pourrait appeler l'œuvre bilan, elles portent cependant en elles, certains aspects du carnet de voyage qu'elles actualisent par leurs titres.

Voici quelques exemples qui vont nous permettre de vérifier ce trait.

- *Profondeur de l'Espagne*, 1928.
- *Moi, Juif. Livre posthume*, 1928.
- *Une mélodie silencieuse*, 1929.
- *Chagall et l'âme juive*, 1931.
- *Le Portail royal, cathédrale de Chartres*, 1931.
- *Ni Grec ni Juif*, 1931.
- *Profondeur de l'Espagne*, 1931.
- *Le Vrai Drame d'André Gide*, 1932.
- *Capitale de la prière*, 1934.
- *Solitude de Jésus-Christ*, 1935.
- *Rome ou la Mort*, 1938.
- *Itinéraire d'un juif vers l'église*, 1940.

Ainsi des œuvres telles que « *Profondeur de l'Espagne*, *Le Portail royal, cathédrale de Chartres*, *Capitale de la prière* », ou encore « *Rome ou la Mort* » sont de réelles promenades, flâneries intellectuelles et méditatives dans lesquelles l'auteur livre ses réflexions, ses impressions sur ce qu'il découvre. Par un subtil jeu d'analogie, sa

³³ Exode, XII, 1.

³⁴ « *Ainsi passe la gloire du monde* », rituel de l'intronisation des papes.

réflexion passe de la contemplation artistique ou paysagère à une méditation sur les mystères de tel tableau ou de telle situation géographique, architecturale et historique. Prenons un exemple de ces considérations qui mêlent paysages et louange de Dieu: « *Il faut faire sentir le doigt de Dieu faire évoluer les événements selon le plan invisible et mystérieux qui détient leur unité, qui les rassemble et les fait avancer comme les formes variées d'un paysage dans l'unité de la lumière mobile où ils se meuvent ensemble . Ce qui constitue la beauté d'un paysage, c'est qu'il soit dans toutes ces parties réuni par la pureté de cet air où la lumière sans cesse avance et les fait avancer*³⁵ ».

Comme nous pouvons le constater, ces méditations ne sont pas de simples réflexions toutes faites que peuvent lui inspirer des lieux mais bien plus de réelles questions métaphysiques que l'auteur se pose et qu'il nous livre. Nous trouvons là un constant un rapport à Dieu, une recherche récurrente qui se mue en un réel carnet de voyage spirituel. Si les sensations se brouillent et ne font qu'un avec la question divine, le message lui reste clair et nous met bien en présence de cette aventure spirituelle. Notons à ce propos que les ouvrages *Capitale de la prière*, *Solitude de Jésus-Christ*, *Rome ou la Mort* sont en réalité une trilogie, une somme catholique écrite sur un mode subjectif et lyrique dans laquelle l'auteur à travers Lourdes, la Palestine et Rome propose son explication des trois référents catholiques : la Vierge Marie, le Christ et le Saint-Père.

Enfin il faut mentionner que le titre « *Itinéraire d'un juif vers l'église* » rappelle sans équivoque un autre voyage tant spirituel qu'initiatique retranscrit par Chateaubriand dans son « *Itinéraire de Paris à Jérusalem* ». Un comparatif de moreaux choisis des deux œuvres pourrait nous montrer leurs similitudes et leurs divergences respectives. Rappelons à ce propos l'étymologie du terme « itinéraire » qui par sa racine latine « *Itinerarium* » signifie voyage.

- Autre constat, autre aspect : les références littéraires et bibliques de Schwob constituent un recueil égoïste de littérature méditative et réflexive. Ses lectures, ses découvertes constituent autant d'étapes du parcours ce voyage intérieur et spirituel. Voici une liste encore approximative des auteurs lus par Schwob qui vient vérifier notre propos ; ce trait montre la véritable inquiétude animant l'auteur et ses lectures attestent bien de l'évolution de sa conversion et de son sentiment religieux. En plus de cette liste il nous semblera judicieux de projeter une recherche poussée des références insérées par

³⁵ René Schwob, *Moi, Juif* livre posthume, p.79, op.cit.

Schwob afin de reconstituer avec précision et efficacité son itinéraire intellectuel et méditatif voyant ainsi les thèses rejetées et les concepts retenus. Les références bibliques quant à elles feront l'objet d'un index précis.

Aussi tour à tour sont nommés :

- Saint Augustin : *Confessions*.
- Sainte Gertrude : *Révélations*.
- Jean Giraudoux : *Elpénor*.
- Paul Claudel
- *L'Imitation de Jésus-Christ*.
- Léon Bloy : *l'Invendable*.
- Elie Faure
- Saint Jean de la Croix: *Maximes et avis spirituels, Montée du carmel*.
- Saint Grégoire
- Pascal
- Saint Thomas d'Aquin : *Somme théologique*.
- Pallière : *Le Sanctuaire inconnu*.
- Baudelaire
- Barrès : *La colline inspirée*.
- André Breton : *Poisson soluble*.
- Bossuet
- Nietzsche : *Aurore, La volonté de puissance*.
- Reverdy
- Dostoïevski: *Les frères Karamazov*.
- Saint François de Sales
- Pilniak : *L'année nue*.
- André Gide : *Si le grain ne meurt*.
- Marie des Vallées
- Euripide
- Théocrite
- Saint Luc
- Jacques Maritain

Il est important de mentionner qu'outre ces citations un grand nombre d'échanges et de réflexions sur la foi sont regroupés dans la correspondance que Schwob entretint avec les intellectuels de son temps. Les deux ouvrages suivants font état de cette correspondance soutenue : *Lettres inédites sur l'inquiétude moderne*, recueil complété par *Correspondance de Paul Claudel avec les ecclésiastiques de son temps : le Sacrement du monde et l'Intention de Gloire*. Nous indiquerons à la fin de notre travail les titres des ouvrages correspondant aux lectures de Schwob. Il est enfin judicieux d'insister une nouvelle fois sur le fait que les auteurs et les ouvrages mentionnés par Schwob ont une importance capitale pour lui. Ils constituent la preuve de son cheminement, de ses rejets définitifs, de ses choix, de ses progrès sur la nouvelle voie choisie. Il nous faudra regrouper et construire autour de thèmes clés les éléments retenus par l'auteur.

- Présence fréquente des apostrophes à Dieu. Le carnet de voyage spirituel, méditatif et intellectuel, revêt de plus en plus la forme d'une longue prière mélangeant louanges et supplications : « *Protégez moi mon Dieu de Satan et de ses pompes qui sont la gloire du monde, de ses périls qui sont la guerre et les révolutions, de ses erreurs qui sont l'imposture et la suffisance. Donnez-moi la pureté, l'humilité et la charité. Et gardez-moi du péché*³⁶. »

Les demandes adressées à Dieu sont pressantes et récurrentes à mesure que nous lisons les œuvres de Schwob. Si certains restent très descriptifs et font la part belle à la simple compréhension ou intellectualisation du christianisme et de la manifestation réelle de celui-ci, souvent la réflexion intellectuelle pure, l'introspection méditative devient une réelle prière qui s'adresse à Dieu, chante ses louanges et demande des grâces. Par ailleurs elles se font au fil des textes de plus en plus fréquentes : Dieu devient l'interlocuteur préféré de Schwob. Il écrit ainsi : « *Fasse Dieu que je n'oublie plus ces inévitables mouvements de ma faiblesse, ces heurts, ces épreuves ces obscurcissements, ces clartés retrouvées, ces vicissitudes de l'âme, et que pas plus que je ne désespère dans la ténèbre quand elle occupe tout le ciel de ma vie, je ne perde pied quand la lumière me semble si simple que je puisse y nager*³⁷. »

Dieu est ainsi partout présent et l'auteur ne sait en faire l'économie. Tout est prétexte à sa recherche et ce à tout moment, malgré les tentations et les difficultés. Nous sommes

³⁶ René Schwob, *Moi, Juif* livre posthume, p.264, op.cit.

³⁷ René Schwob, *Moi, Juif* livre posthume, p.167, op.cit.

donc face ici à une écriture qui délaisse sa fonction inquisitoriale pour se métamorphoser en prière, acte de foi et d'amour : « *Mais, en attendant ce jour où je serai comblé enfin de votre grâce, faites, mon Dieu, que toutes mes faiblesses, toutes les tentations qui étoufferont encore malgré moi mon désir pour vous, que tout cela ne soit qu'épreuves à franchir, et nouvelles sources de forces derrière les humiliations que vous voudrez que j'y découvre. Réduisez en moi l'énorme part de moi même. Mais déjà soyez loué, mon Dieu, jusque dans mes tentations*³⁸. »

- Enfin, en plus des apostrophes à Dieu, des demandes et des louanges qui émaillent les œuvres Schwob consacre dans certaines œuvres des chapitres entiers à la prière elle-même. L'écriture se fait alors prière. Nous constatons une rupture de la linéarité diégétique, dans le sens où il n'existe plus de rapport direct avec la matière initiale de l'ouvrage. Si certes ces prières font fonction d'apothéose et d'action de grâce quand elles sont placées en fin d'ouvrage comme les *Litanies* dans *Le Portail royal*, il nous apparaît clair que l'écriture a perdu chez Schwob la quasi-totalité de sa simple fonction documentaire, informative, voire référentielle. Elle acquiert une portée métaphysique tant elle est sublimée par son caractère méditatif et par l'Objet de sa quête.
- Il nous reste à mentionner que sa création ne se contente plus d'une simple recherche de Dieu à la fin de sa vie, car nous remarquons que celui-ci se met à écrire des mystères, soit à mettre en scène la vie même du Christ.

L'écriture constitue donc ce creuset où, tels les métaux en fusion, les éléments de l'information et de la méditation se mêlent pour donner une matière nouvelle, la prière.

2. D'une nature à l'autre.

a) La conversion du Cœur et de la Raison.

- Le baptême est pour lui « *un grand saut dans le vide*³⁹ » qu'il a tenté de toutes ses forces. C'est l'entrée dans sa vie, de l'abstraction des abstractions ; nous l'avons déjà mis en évidence plus haut. Il serait donc peu dynamique de nous répéter. De plus, nous avons observé comment celui-ci s'était détourné des gloires littéraires pour se recentrer sur l'exégèse intime.

³⁸ René Schwob, *Moi, Juif livre posthume*, p.175, op.cit.

³⁹ René Schwob, *Moi, Juif livre posthume*, p.138, op.cit.

- Aussi, nous préférons ici examiner et approfondir les aspects humains, psychologiques, et intellectuels de la conversion. Quels sont en effets les sentiments de l’auteur ? Quelles ont été ses réactions face aux dogmes, et face à l’aspect irrationnel du Christianisme ?
- Nous savons que Schwob a reçu son baptême sans plaisir aucun. Certes, s’il était animé d’un réel désir de Dieu, et d’un élan particulier vers la foi, il n’en reste pas moins que les sentiments de l’auteur sont plus ceux de l’incrédule que ceux du parfait dévot. Cependant une force particulière le pousse : « *un besoin insatiable de Dieu*⁴⁰ ».
- Ce besoin pressant de dieu reste dans un premier temps celui de l’enfant car l’auteur le dit lui même, seules « *les manifestations de Dieu*⁴¹ », l’intéressent. Il aime que « *l’invisible trahisse parfois son existence*⁴² ». Le néo-converti qu’il est fait ainsi état de son profond scepticisme qui relève de la jeunesse de sa foi. Il montre une absence de spontanéité pour croire aux dogmes et les grands points de la foi catholique lui sont encore très obscurs.
- A cela s’ajoute une autre incompréhension ; Schwob ne comprend en rien les effets de la communion et la nécessité de l’Hostie. Les premières communions qu’il fera seront sans ferveur et ne lui procureront aucune sensation.
- Aussi pour parvenir par lui même à changer cette mauvaise impression et surtout à accéder aux joies aux grâces attachées d’ordinaire à ce sacrement. Pour ce faire il se forme, lit pour intellectualiser la richesse de ce sacrement, sa valeur et le faire sien. Son incrédulité se résout là par sa propre volonté. « *Reçu ce matin la communion avec beaucoup de ferveur et de profit. Je m’étais entraîné auparavant par la lecture des derniers chapitres de saint jean et de quelques passages du livre IV de « l’Imitation ». mais surtout par la résolution de penser dans le temps que je la recevrais que je communie avec tout l’univers. Cette communion fut suivie d’une méditation sur la beauté d’un tel Sacrement introduit dans le corps par la bouche, pour se dissoudre sur la langue, contre le palais, dans la salive, s’incorporer à la chair et du même coup fortifier l’esprit et le rendre pur*⁴³. »
- Cette nouveauté de la communion a un grand effet sur lui. En plus d’elle, il découvre la confession et la simplicité du pardon de Dieu dès lors que l’homme par humilité se reconnaît pécheur. La communion devient pour lui un besoin ; il écrit : « *Je*

⁴⁰ René Schwob, *Moi, Juif livre posthume*, p.19, op.cit.

⁴¹ *Ibid.*

⁴² *Ibid.*

⁴³ René Schwob, *Moi, Juif livre posthume*, p.42, op.cit.

*communierai, désormais, chaque jour*⁴⁴. » Pour ce qui est de la confession il nous dira la chose suivante : « *Quelle délivrance la confession ! Le seul fait de rendre compte d'un acte impur vous restitue immédiatement la pureté, vous réintègre dans la libre disposition de votre âme ; et il en est alors comme si le péché n'avait jamais été commis*⁴⁵. » L'auteur goûte enfin les prémices de la joie et du salut chrétien.

- Tout cela provoque en son âme de grands bouleversements. Le domaine de la grâce dans le quel Schwob est entré est infini, et lui même est encore trop jeune dans sa foi pour tout comprendre. Son étonnement est patent : « *Depuis trois jours que je communie chaque matin, je mes sens comme délivré des tentations et d'une fraîcheur d'esprit inespérée. Ce symbole est admirable et d'une puissance et elle qu'il transforma la nuit en jour et la possession en liberté*⁴⁶. » Il passe donc de « *l'esprit de refus* » à « *l'esprit tout disposé* » préparé « *comme un berceau pour un nouveau- né*⁴⁷. » Cette volonté de communion va petit à petit s'emparer de lui et l'enivrer, le dévorer comme une soif.
- Ces bouleversements, nous venons de le voir, en plus de l'ébranler au plus profond de son être vont changer sa nature de manière définitive. Si nous regardons ses écrits et ses amitiés tant mondaines que littéraires, il est clair que Schwob est homosexuel. La religion catholique et le respect de Dieu et de ses commandements qu'elle impose vont l'obliger à changer ce qui semblait irréversible, ce qui sur le plan théologique était devenu un « *Habitus* ». Aussi l'auteur va rompre avec toute son ancienne vie, ses anciennes fréquentations... Il commence donc un combat contre le péché, contre l'impureté : « *Il faut lutter pied à pied contre le péché, contre tout péché, et que tous les commandements de Dieu et de l'Eglise doivent être observés comme les seules défenses que nous possédions pour nous garder du bien et du mal [...] par exigence de la vie intérieure*⁴⁸. » La Sainte Eucharistie pour ce faire sera déterminante : « *Et est-il bien extraordinaire que la communion même, si pendant plusieurs jours elle me permet d'oublier le goût du plaisir et m'en détourne*⁴⁹[...] ? »
- Dans ce combat et dans cette lutte, nous voyons une chose de plus : la pugnacité de l'auteur et sa crainte totale de tomber dans l'inimitié de Dieu à cause du péché ; le combat est dur car il le mène contre lui même : « *Veuille Dieu me cuirasser contre*

⁴⁴ René Schwob, *Moi, Juif* livre posthume, p.60, op.cit.

⁴⁵ René Schwob, *Moi, Juif* livre posthume, p.102, op.cit.

⁴⁶ René Schwob, *Moi, Juif* livre posthume, p.68, op.cit.

⁴⁷ René Schwob, *Moi, Juif* livre posthume, p.70, op.cit.

⁴⁸ René Schwob, *Moi, Juif* livre posthume, p.97, op.cit.

⁴⁹ René Schwob, *Moi, Juif* livre posthume, p.136, op.cit.

*moi*⁵⁰ ». Voir le détail entre les pages 120 et 134 dans René Schwob, *Moi, Juif livre posthume*.

- A ce combat s’ajoute une nouvelle difficulté : celle des capacités de la Raison à comprendre les dogmes, les difficultés et les abstractions du christianisme. Rappel : « *Cet enfant est fait pour la ruine et pour la résurrection d’un grand nombre en Israël. Il, sera un signe auquel s’attachera la contradiction*⁵¹. » Cependant, loin de lui laisser les coudées franches et de lui donner tous pouvoirs il insiste sur ses limites : « *Posant comme une évidence la toute puissance divine et l’ignorance infinie de la raison, je ne nie pas que l’invraisemblable soit admissible*⁵². »
- Si le choix de Dieu est clair, la victoire contre l’impureté proche et la foi de l’auteur avérée, si l’auteur possède en plus de cela une confiance manifeste en Dieu comme il le laisse entendre bien souvent, la question de preuves et des dogmes qu’il faut se contenter d’admettre et non de prouver reste pour lui ouverte : « *Il est également impossible pour moi de dire que je ne crois pas en la Rédemption ou de dire que j’y crois. De même de l’immortalité ou du néant. Je ne nie pas la solution positive, je suis dans l’incertitude de celle qui se réalisera ultérieurement. Et si les plus grands croyants n’ont pas cette incertitude, c’est qu’à la volonté de la foi que j’apporte, ils joignent le bonheur de la foi*⁵³. »
- Dures questions que celles-ci ! Cependant le magnétisme que Dieu exerce sur lui, l’appétence de l’auteur pour Dieu vont triompher de ses doutes raisonnables. Il nous dit ainsi : « *Je choisis Dieu*⁵⁴. » C’est en effet sans compter sur sa volonté farouche de faire triompher et éclater cette grâce qui s’est développée en lui. Loin de vouloir faire agir son esprit et ses connaissances Schwob capitule devant cette nécessité de Dieu devant sa grâce et se laisse ainsi porter : « *Je songeais aussi que peu importe mon peu de foi au Christ, mon peu de foi en sa divinité. Il me suffit pour l’instant de reconnaître la vertu de l’Hostie, et de m’anéantir dans la Toute-Puissance de Dieu. L’achèvement de ma foi ne dépend pas de moi, je n’ai donc pas à m’en soucier. Ce manque de foi est d’autant plus absurde que je confesse la Toute-Puissance divine, que l’histoire du Christ me semble également divine, et que la nature de l’Eglise s’impose à moi comme telle. Il me manque peut être simplement une habitude d’esprit. Je laisse le temps agir, je me refuse*

⁵⁰ René Schwob, *Moi, Juif livre posthume*, p.139, op.cit.

⁵¹ Evangile selon Saint Luc, II, 34.

⁵² René Schwob, *Moi, Juif livre posthume*, p.93, op.cit.

⁵³ René Schwob, *Moi, Juif livre posthume*, p.181, op.cit.

⁵⁴ René Schwob, *Moi, Juif livre posthume*, p.140, op.cit.

exercer ici la moindre contrainte, je me refuse à faire donner, pour achever de me convertir, les réserves de la logique, bien que subsiste en moi cet illogisme irréductible ; [...] je rends grâce à l'invisible et ne me sens pas gêné le moins du monde de mon étrange contradiction. Que la volonté de Dieu soit faite⁵⁵. »

- La raison semble donc plus que remise en question car la foi s'est imposée à lui et il se refuse à la logique. La grâce fait le reste. Le doute n'est plus une instance de la validité d'un raisonnement mais une faiblesse purement humaine de l'auteur. « *L'obscur travail de Dieu s'accomplissant mais que gênais mon attachement à une logique en laquelle pourtant je n'avais aucune confiance⁵⁶. »*
- Si une part de son orgueil est désormais vaincue, il n'en reste pas moins que notre auteur connaît ses défaillances et sait désormais que les moments de chutes et de doutes existent. Il se doit donc d'être à tout moment vigilant car comme le dit Jésus Christ dans l'évangile de saint Mathieu : « *Veillez et priez afin que vous ne tombiez point dans la tentation ; l'esprit est prompt mais la chair est faible⁵⁷. »* Schwob nous fait part de ses moments d'angoisse devant les tentations et les chutes. Écoutons-le : « *Et le pire c'est que ce matin même, deux heures avant j'avais communié et que cette Hostie n'a pu me retenir, que je n'ai pas trouvé en elle la force de me vaincre[...].Et je suis alors au milieu de mes jours comme un homme perdu dans la forêt, et qui passe son temps à craindre, à tout craindre des heures qui viennent, des bêtes cachées, qui ne sait absolument plus quand cela finira et même si cela finira jamais. Pour moi le désespoir est d'autant plus vif que je nourrissais auparavant plus d'espoir, que l'orgueil de mon esprit me faisait aspirer plus haut [...]⁵⁸. »*
- L'auteur se doit donc maintenant de devoir toujours se tenir prêt à paraître devant son créateur.
- Aussi la « *volonté de puissance⁵⁹* » de l'auteur va se manifester maintenant en ces termes : maîtrise de lui-même, résistance aux tentations et actes de bontés qu'il faudra opposer aux actes débiles afin d'en comparer les douceurs et de triompher des voluptés charnelles : « *Il me faudrait pouvoir éprouver la joie d'un acte réel de ma puissance, pour en opposer la douceur à la douceur des tentations. Par exemple voir des*

⁵⁵ René Schwob, *Moi, Juif livre posthume*, p.168-169, op.cit.

⁵⁶ René Schwob, *Moi, Juif livre posthume*, p.205, op.cit.

⁵⁷ Evangile selon Saint Mathieu : XXVI, 41.

⁵⁸ René Schwob, *Moi, Juif livre posthume*, p.173, op.cit.

⁵⁹ René Schwob, *Moi, Juif livre posthume*, p.176, op.cit.

malheureux, leur porter des secours ; faire un effort qui ait sur ma vie autant de prix qu'un acte sexuel⁶⁰. »

- Schwob découvre donc qu'il existe donc une « *nécessité de souffrir et de dominer sa souffrance, d'aimer et de se répandre en œuvres d'amour* » afin de parvenir à « *l'imitation de la vie du Christ⁶¹*. » C'est ainsi qu'il parviendra à se vaincre.
- Nous constatons donc qu'un immense changement s'est opéré chez l'auteur tant sur le plan affectif que sur le plan réflexif.
- Son acharnement lui est finalement salvateur car le doute s'estompe et il se laisse conduire. Il délaisse résolument la raison et son fonctionnement humain pour l'axer sous le regard de Dieu : il fait siens les dogmes. « *Ce n'est pas l'incertitude sur Dieu ou l'immortalité qui peut m'arrêter il faut que je pousse ma patience j'jusqu'au moment où Dieu peut-être joindra à ma volonté de croire, à la nécessité reconnue par moi de croire, le bonheur de croire. En attendant, du fait que je reconnais la supériorité sur tous les autres des enseignements de l'église, il suffit que je les accepte sans chercher, ce qui serait présomption et folie, si je crois ou si je ne crois pas. Il faut reconnaître ce qui me fortifie. Cela seul est indubitable ... J'accepte tous les dogmes... je les accepte sans croire et sans nier⁶². »*

Voici établie la conversion d'un cœur endurci et d'une intelligence pragmatique. Mais outre la grâce et le besoin métaphysique de l'auteur, quel élément l'a poussé à se raccrocher tant au christianisme ?

b) La conquête de la plénitude et de l'unité.

« Ici pour la première fois j'ai trouvé dans sa contemplation une telle plénitude de paix, une si neuve raison de vivre, une telle confirmation du goût mystérieux que j'ai toujours discerné en moi que de lutter contre moi-même que le silence a pris peu à peu une entière possession de mon être et que dans l'éloignement où j'en suis, le monde ne m'apparaît plus occupé que de soins, oui, vraiment engagé que dans des discussions et des plaisirs d'une autre planète⁶³. »

⁶⁰ *Ibid.*

⁶¹ René Schwob, *Moi, Juif livre posthume*, p.178, op.cit.

⁶² René Schwob, *Moi, Juif livre posthume*, p.182-183, op.cit.

⁶³ René Schwob, *Moi, Juif livre posthume*, p.150, op.cit.

- Que pouvons-nous constater ? La chose suivante : Schwob, que nous comprenons mieux à ce stade de notre étude, semble trouver, outre une quiétude métaphysique, une forma particulière de plénitude, c'est à dire de total accord avec lui même. sa conversion semble lui avoir ouvert de nouveaux horizons et nous constatons que les ombres qui ternissaient sa vie l'ont pour ainsi dire quitté. Nous rentrons ici dans l'aspect sentimental de cette conversion et nous remarquons qu'un certain ravissement l'anime : « *Oui, quand je songe à l'état où je suis a présent parvenu, je vois bien que c'est cet état de contemplation lyrique où l'âme trouve sa plénitude. Et dès lors, le monde est admirable. Seul le péché y introduit une ombre*⁶⁴. »
- Si nous suivons son propos nous constatons ici que Schwob semble retrouver une unité perdu il y a bien longtemps, son unité de créature de Dieu. Cette unité se voit autours de trois points que nous allons mettre évidence ; il s'agit de sa relation avec le judaïsme, de son éloignement de la tentation et du monde, et de l'assouvissement de sa quête métaphysique.
- En ce qui concerne sa relation avec le judaïsme le catholicisme l'éclaire. Il ne ressent plus aucune haine envers sa religion maternelle car il comprend l'étendue de l'erreur de celle-ci. Il aime les Juifs en tant non qu'ancien juif mais en tant que catholique attristé par une telle erreur, par un tel acharnement. Rappelons qu'il semblait haïr sa religion avant son baptême. Écoutons-le : « *Je songe aussi à la douceur de pouvoir enfin aimer les Juifs. Il ne me viendrait plus à la pensée maintenant d'en dire comme auparavant le moindre mal. La haine que j'avais n'était que de leur appartenir. En vérité, je les aime du plus profond de mon âme. Ce peuple persécuté depuis vingt siècles, et inébranlable dans son erreur, rien n'en égale la majesté. Ainsi, dois-je à mon baptême d'avoir substitué l'amour à ma haine, la plus tenace ou plutôt de m'avoir éclairé sur la nature exacte des sentiments qui me dupaient. A l'intérieur du catholicisme, il n'est de place que pour l'amour_ la conscience d'avoir à veiller sur l'ordre du monde*⁶⁵. » A la lumière de ce propos, le christianisme permet à l'auteur de se réconcilier avec une part intégrante de lui-même, et de résoudre une réelle blessure existentielle. Nous verrons en quoi ce trait possède une importance pour ce qui est de la future vocation sacerdotale.
- Quant aux anciennes tentations, il semble définitivement les avoir repoussées. Il se demande bien souvent comment il a pu vivre sans le Christ et comment sa vie précédente

⁶⁴ René Schwob, *Moi, Juif* livre posthume, p.114, op.cit.

⁶⁵ René Schwob, *Moi, Juif* livre posthume, p.16-17, op.cit.

pouvait le rendre heureux. De fait il ne peut maintenant vivre sans être dans l'intimité de Dieu. Les anciens jours sont pour lui plats. « *Dans quelles mesures étais-je encore moi-même ? A distance, quand je me prends à y songer, non seulement je ne me reconnais pas de rapport avec mon précédent état de paix, mais je suis confondu à l'idée qu'une telle vie soit possible, que toute l'humanité la mène. Et d'ailleurs quand je songe à mes jours les plus heureux jusqu'à ceux-ci où je vis enfin dans une sorte de familiarité avec Dieu, je suis étonné d'une si continuelle absence d'arrière plan, d'une telle platitude, jusque dans mes plus vives ardeurs, d'une si profonde négligence d'atteindre au véritable bonheur*⁶⁶. » Que dire de plus si ce n'est que la rupture avec son ancienne vie est vécue comme une libération et comme un retour vers une unité qu'il avait perdu. Il est en pleine reconquête de sa plénitude. Il le redira plus tard de manière encore plus simple : « *se débarrasser des faux plaisirs, des soucis du monde, de toutes les pesanteurs sensuelles, pour assouvir dès maintenant l'appétit infini de notre joie. Le critérium de la vérité c'est la joie ; dans l'équilibre du corps et de l'âme affranchie, dans la paix de leur harmonieuse contemplation. Le corps servant à l'âme et l'âme me glorifiant*⁶⁷. » Schwob doit se faire l'enfant innocent et simple que l'on connaît tant dans *La Bible* que dans *Ainsi parlait Zarathoustra*, car « *le monde est enfantin, l'âme doit retrouver sa joie. A travers tous les accidents la réinventer, pressentir sur la terre les béatitudes éternelles*⁶⁸. »

- L'assouvissement de sa quête métaphysique découle de ses deux facteurs de son unité retrouvée. En plus de la joie et de la fin des tentations, la plénitude de l'auteur se fera en recherchant de plus en plus l'amour du Christ ; il ne recherchera en effet que l'oubli de lui-même et l'effacement devant le Christ, méthode qui le fera parvenir à la plénitude et à l'unité de son corps et son âme auxquelles il aspire tant.

c) « Faites, mon dieu que je devienne pur et que je puisse aider à votre définitive révélation⁶⁹ » : la tentation sacerdotale.

⁶⁶ René Schwob, *Moi, Juif* livre posthume, p.151- 152, op.cit.

⁶⁷ René Schwob, *Moi, Juif* livre posthume, p.169, op.cit.

⁶⁸ *Ibid.*

⁶⁹ René Schwob, *Moi, Juif* livre posthume, p.133, op.cit.

- Bref rappel des besoins de l’auteur : la messe quotidienne, la communion quotidienne, et la confession fréquente. Autant d’indices qui semblent nous indiquer une inclination particulière vers le sacerdoce et le service de Dieu.
- Nous sommes conscients que ce point est conjecturel car nous prenons comme acquis, le sacrement des ordres mineurs que Schwob recevra en janvier 1946 « in *articulo mortis* ».
- Il n’en reste pas moins que plusieurs indices nous montrent très tôt la vocation latente qui anime l’auteur. Nous l’avons dit, communion quotidienne, prière, méditation et confession. Autant de facteurs et d’aspect qui le font ressembler à un religieux dont la vie est rythmée par les heures de prières, la messe, et les oraisons. Schwob semble alors qu’il ait dans le pays basque réglé sa vie d’une manière quasi monastique.
- Certains autres signes de son extase et de sa méditation constituent certains indices qui nous laissent conclure dans ce sens. L’auteur pleure bien souvent devant l’image du Saint-Sacrement et du crucifix et ce, surtout durant la messe : « *Depuis plusieurs jours, je n’assiste plus aux messes qu’en pleurant*⁷⁰. » Ce trait est souvent l’apanage des grands mystiques et des grands saints. Il ne sait lui même si cela constitue une révélation particulière⁷¹.
- Nous apprenons par ailleurs que l’auteur voit en songe le Christ et qu’il se sent « *aux pieds de la croix dans la première nuit qui suivit la crucifixion, aux pieds du Christ mort, dans la nuit du Golgotha, tandis que des soldats jouaient aux dés, et que la Vierge et saint Jean eux – mêmes étaient partis*⁷². » Si nous réfléchissons bien, le seul être qui se retrouve chaque jour devant le calvaire n’est autre que le prêtre durant sa messe quotidienne, la messe étant le renouvellement du sacrifice de la croix de manière non sanglante.
- De plus le prêtre qui lui répondit lorsqu’il lui dit qu’il était en état de grâce qu’il devait prier pour lui incarne cette « humilité » cet « anéantissement » que souhaite tant Schwob. C’est peut-être pour cela aussi que la prêtrise le tente.
- Enfin vers la fin de son journal de conversion nous notons que le simple regard sur l’hostie durant l’élévation à la messe le transporte. Il est saisi par elle et les mots de

⁷⁰ René Schwob, *Moi, Juif livre posthume*, p.214, op.cit.

⁷¹ René Schwob, *Moi, Juif livre posthume*, p.223, op.cit.

⁷² René Schwob, *Moi, Juif livre posthume*, p.233, op.cit.

révérence « *Mon Seigneur et Mon Dieu*⁷³ » qu'il prononce comme tout catholique à ce moment précis, trahissent son désir inexprimé.

- Enfin, lors du Vendredi Saint qui précède la fin de son journal de conversion, nous remarquons qu'il est particulièrement ému lors de la prière pour les juifs et qu'il veut presque les convertir. Il se sent transformé et convaincu si bien qu'il aurait été capable de « *supporter le martyre*⁷⁴. » Il est convaincu de la divinité du Christ et comprend au spectacle de l'autel dépouillé, du tabernacle et du reposoir vides que l'église sans le Christ est vide et que caché, il reste présent. Ce deuil de l'église l'accable. Il vit lui à l'unisson, la tristesse du corps mystique. Cet aspect est renforcé par ce qu'il écrit le jour de la fête de Pâques ; ce jour constitue la fin de son journal de conversion ce qui renforce l'image de l'homme nouveau régénéré avec le Christ ressuscité. Et de celui qui se donnera pour le Christ Ecoutons le : « *Enfin, permettez-moi d'être à mon tour un Cyrénéen pour tant d'âmes qui ont besoin qu'on les aide.*

Mon Dieu fleurissez en moi afin que je ne voie plus que vous et l'amour de vous, et que ce soir mon seul goût de vous louer et de me sacrifier pour vous et de me dépouiller de tous les vêtements qui me couvrent encore.

Religion non de la souffrance mais de la joie.

*Religion de la joie difficile et qui exige de la volonté de l'homme qu'elle soit égale à son destin*⁷⁵. »

Autant de signes comme le sacrifice de soi qui est assimilé au sacerdoce, la volonté de sauver des âmes qui est le rôle du prêtre, et la louange du créateur qui est sa dette, qui nous montrent les prémices de la vocation de l'auteur.

⁷³ René Schwob, *Moi, Juif livre posthume*, p.261, op.cit.

⁷⁴ René Schwob, *Moi, Juif livre posthume*, p.364, op.cit.

⁷⁵ René Schwob, *Moi, Juif livre posthume*, p.366-367, op.cit.

Chapitre II. L'art ou « la tâche la plus haute et l'activité proprement dite métaphysique de cette vie⁷⁶ ».

« C'est à travers la peinture italienne que la présence d'un esprit invisible, cause de la beauté, s'affirma plus forte que les apparences. Mais cet esprit n'avait aucun rapport avec aucune religion révélée.

Il me fallut les coups de dés que j'ai dits pour saisir enfin cette consistance et cette liberté partout ailleurs cherchée en vain.

Après quoi, dans une nouvelle esthétique, à propos de l'Espagne, puis du cinéma, puis de certains jardins et de Chartres, j'allais vérifier dans le concret visible, la réalité de la foi conquise.⁷⁷ »

1. Les pouvoirs ignorés de l'art et de l'artiste.

a) La fin de l'immobilisme :

« La peinture serait donc l'expression de la tendance de l'esprit à sortir de soi, à découvrir entre les choses leurs plus infimes affinités, précisément notre appétit d'unité⁷⁸. »

- Pourquoi parler d'immobilisme dans l'art ? Si nous regardons le panorama de l'histoire des arts, parler d'immobilisme semble relever du non sens. Cependant tout se situe ici dans le domaine interprétatif et non créatif.
- Regardons à présent la pensée philosophique en matière artistique : plusieurs thèses s'affrontent et s'opposent. Afin de comprendre la pensée de Schwob en matière artistique, pensée qui nous le verrons n'est que le fruit d'une explication religieuse de l'art, il nous faut les mettre en évidence.
- Regard sur les thèses de Kant contenue dans son ouvrage : *Critique de la faculté de juger*⁷⁹ : « Le GOÛT est la faculté de juger d'un objet ou d'un mode de représentation « sans aucun intérêt », par une satisfaction ou une insatisfaction. On appelle « beau » l'objet d'une telle satisfaction⁸⁰. »

⁷⁶Friedrich Nietzsche, *La naissance de la tragédie, Préface à Richard Wagner*, in *Œuvres* vol. I, trad. de Jacques Le Rider, « Bouquins », Robert Laffont, 1993, p.34.

⁷⁷René Schwob, *Moi, Juif* livre posthume, p. XVI, op.cit.

⁷⁸ René Schwob, *Profondeur de l'Espagne*, p.104, op.cit.

⁷⁹ Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger*, trad. d'Alexis Philonenko, Paris éd. Vrin, 1965.

⁸⁰ Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger*, §3, p.55, op.cit.

- Par l’expression « *sans aucun intérêt* » Kant nous signifie que notre raison, notre intelligence ne seront en rien sollicitées. Cette « *satisfaction* » ou « *insatisfaction* » relèveront des sentiments et non des sensations qui elles vont nécessiter l’intelligence.
- Plus loin dans le même ouvrage nous trouverons une autre maxime. Celle va nous montrer l’aporie kantienne en matière de jugement artistique : « *Est beau ce qui plaît universellement et sans concept*⁸¹. » Ce trait signifie que le jugement de goût n’est ni un jugement sur l’utilité de l’objet représenté, soit sa finalité externe, ni un jugement sur sa perfection ou sa finalité interne. Le jugement de goût ne se fonde alors sur aucun concept de l’objet (forme, qualité, quantité, matière) et prétend à l’universalité. Il n’y a donc rien à tirer de la contemplation artistique, car si l’on suit Kant, « *on ne suppose pas le concept de quelque fin pour laquelle servirait les divers éléments de l’objet donné, et que celui-ci devrait ainsi représenter, de telle sorte, <par cette fin> la liberté de l’imagination, qui joue en quelque sorte dans la contemplation de la figure, ne saurait qu’être limitée*⁸². »
- Rappel du procédé utilisé par Schwob : l’analogie qui est en totale opposition avec les propos de Kant, celle-ci utilisant tant les finalités externes que les finalités internes d’un objet.
- Rappel de la citation précédente de Schwob :

« C’est à travers la peinture italienne que la présence d’un esprit invisible, cause de la beauté, s’affirma plus forte que les apparences. Mais cet esprit n’avait aucun rapport avec aucune religion révélée. »

Il me fallut les coups de dés que j’ai dits pour saisir enfin cette consistance et cette liberté partout ailleurs cherchée en vain.

Après quoi, dans une nouvelle esthétique, à propos de l’Espagne, puis du cinéma, puis de certains jardins et de Chartres, j’allais vérifier dans le concret visible, la réalité de la foi conquise.⁸³ »

⁸¹ Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger*, §15, p. 69, op.cit.

⁸² Emmanuel Kant, *Critique de la faculté de juger*, §16, p.72, op.cit.

⁸³ René Schwob, *Moi, Juif* livre posthume, p. XVI, op.cit.

Annnonce d'absence d'universalité d'un jugement et revendication par l'auteur d'une subjectivité passant par l'intelligence (« vérification ») par le biais de la perception et de la sensation.

- La pensée de Schwob est à l'encontre des maximes kantienne car celui considère l'art comme un moyen d'accès au divin, une initiation aux mystères. Il rejoint la pensée De Nietzsche : « *L'Art est la tâche la plus haute et l'activité proprement dite métaphysique de cette vie*⁸⁴. » Nietzsche veut montrer que l'art laisse transparaître, l'être lui même et en est la médiation par excellence. Schwob le catholique lui nous montre bien que c'est l'Être par excellence que l'art nous révèle : « *Une chose est belle et glorifie Dieu en proportion qu'elle oublie sa forme transitoire et s'accorde dans la célébration de sa commune essence avec ce qui en elle et en d'autres les dépasse elle-mêmes. Une chose est belle en proportion qu'elle fait partie d'un style, c'est à dire d'une projection visible de l'éternel. [...] L'art est en somme le point de tangence de Dieu et d'une époque particulière, sa manifestation par les formes matérielles, sa seule gloire mondaine, et même sa perpétuelle révélation profane. [...] il consiste à accoucher l'éternel*⁸⁵. »
- L'art est donc tout sauf immobile ; il nécessite l'intelligence pour se laisser toucher et comprendre.il initie aux mystères divins, rend compte de la création et constitue une activité métaphysique de premier ordre.

b) L'artiste interprète et prophète de l'invisible.

Voir l'article à la fin de notre travail.

Il nous faut mentionner que cet aspect des choses a sans doute était traité dans l'ouvrage intitulé : *Une mélodie silencieuse*⁸⁶ qui traite quand à lui d'une esthétique du cinéma muet. Nous y retrouverons sans aucun doute des problématiques similaires quant à l'idée d'engendrement des formes⁸⁷.

⁸⁴Friedrich Nietzsche, *La naissance de la tragédie, Préface à Richard Wagner*, in *Œuvres* vol. I, trad. de Jacques Le Rider, p.34, « Bouquins », Robert Laffont, 1993.

⁸⁵ René Schwob, *Moi, Juif livre posthume*, p.242- 243, op.cit.

⁸⁶ René Schwob, *Une mélodie silencieuse*, Grasset, Paris 1929.

⁸⁷ Bien que nous n'ayons pas pu lire cet ouvrage, nous indiquons tout de même à cet endroit cette brève présentation que nous tenons d'un article de Jean du Rostu intitulé *Adieu à René Schwob, Etudes* t. 248, p.415, 1946.

2. Le statut du sujet de l'œuvre.

« La vertu religieuse d'une peinture serait son humilité, mais sous des espèces purement plastiques⁸⁸. »

a) Profane ou religieux ?

« Il faudrait moins diviser les arts selon leurs sujet que d'après les tendances qu'ils favorisent dans l'âme⁸⁹. »

- L'histoire des arts a toujours eu à cœur d'établir une typologie des sujets de ces œuvres : profanes, historiques religieux, officiels...
- Une certaine ligne de partage existe donc dans l'intellect commun entre les sujets profanes et religieux. L'un avait pour but de représenter des scènes quotidiennes ou imaginaires montrant l'homme dans son agir et l'autre, pour mission de nous représenter Dieu, son enseignement, les saints et d'édifier de ce fait les hommes.
- Cependant, avec ce que nous venons de mettre en évidence, rien ne semble plus artificiel que cette dichotomie de confort ; l'artiste par son œuvre se veut prophète et révélateur des mystères de Dieu et cette nouvelle question du sujet de l'œuvre semble donc se résoudre d'elle-même ; toute œuvre religieuse comme profane peut révéler Dieu sans tenir obligatoirement compte du sujet lui-même. Tout réside en effet dans la manière dont les formes se fondent les une dans les autres afin d'engendrer un tout plus grand, une figure unique. « La peinture est en effet la négation de la forme fermée sur soi, du corps extrait de l'univers. [...] La peinture serait donc l'expression de la tendance de l'esprit à sortir de soi, à découvrir entre les choses leurs plus intimes affinités, précisément notre appétit d'unité⁹⁰. »
- Il en est bien sûr de même pour l'architecture. L'auteur le montre fort bien à propos de la cathédrale de Chartres, de ses piliers de sers statues, et de ses verrières elle mêmes qui montrent cette profusion de couleurs séparées par un mince trait de plomb en vue d'une scène sur un vitrail : « Ici chaque forme se tapit dans un ensemble orienté vers Dieu⁹¹. »
- Certes il s'agit là d'une cathédrale, mais cet apport est intéressant, car le sujet de l'œuvre n'importe plus totalement pour l'auteur. Regardons ce qu'il dit : « la religion

⁸⁸ René Schwob, *Profondeur de l'Espagne*, p.56, op.cit.

⁸⁹ René Schwob, *Profondeur de l'Espagne*, p.70, op.cit

⁹⁰ René Schwob, *Profondeur de l'Espagne*, p.104, op.cit.

⁹¹ René Schwob, *Le Portail Royal*, Grasset, Paris, 1931, p.93-94.

cachée, s'épanche d'une œuvre qui la contient, sans qu'il y ait besoin d'un rapport explicite entre cette œuvre et les paraboles de l'évangile⁹². »

- En somme Schwob nous met en lumière la métaphysique de l'art, mais ici du point de vue de l'œuvre et de son sujet. Loin des classifications, c'est l'âme et ce que peut susciter en elle une œuvre qui est à interroger non le type de sujet lui-même.

- Prenons un exemple chez Vélasquez avec ce que nous en dit l'auteur :

« Quand les personnages de Vélasquez sont couverts de broderie, ou qu'ils tiennent à la main un mouchoir, un fusil, leur regard les situe pourtant dans un monde où ces accessoires perdent leur valeur propre.

Dans l'effacement du décor, l'appel jeté à l'attention du spectateur par tel ou tel détail du costume, par tel animal familier du modèle, rendent plus sensibles encore l'espèce d'égarement hypnotique où, dans un monde absolu, le visage sans sourire, sans ride, sans densité est déjà exilé.

Le miracle des portraits de Vélasquez, c'est qu'une si grande précision dans la peinture de l'homme, n'a pour objet et pour effet que d'ébaucher la figure d'un univers secret où règnent, plus peut être que la charité et que la dévotion, le silence et la stupeur.

Ces immenses personnages couronnés d'un visage sont comme des cierges allumés⁹³. »

- Ainsi la conclusion est claire : le sujet n'est plus un critère d'explication et d'interprétation dynamique pour l'œuvre en ce qui concerne sa portée métaphysique. Tout tableau est *de facto* animé par une liturgie interne qui peut nous mener ainsi vers Dieu et ses mystères, et ce, que le sujet soit profane ou religieux. L'important est de voir bien plus en quoi le sujet traité émeut l'âme.

b) Les dangers de la forme.

- Si désormais le sujet n'est pas la cause essentielle de l'émotion de l'âme lors d'une contemplation d'œuvres, il n'en reste pas moins qu'une question demeure. Y aura-t-il certains tableaux qui malgré tout seront plus religieux que certains ? Leur sujet sera-t-il obligatoirement profane ? La réponse est là aussi différente de celle que nous pouvons attendre.

⁹² René Schwob, *Profondeur de l'Espagne*, p.56-57, op.cit.

⁹³ René Schwob, *Profondeur de l'Espagne*, p.71-72, op.cit.

- L’auteur conçoit avec raison qu’il y ait deux sortes d’œuvres dites religieuses. Cette distinction n’est pas entre les sujets profanes et les sujets religieux simplement. Elle va au-delà : « *Il y a donc deux sortes d’arts inégalement religieux : l’art spontanément religieux, c’est l’art des âmes humbles. Et l’art qui tout en présentant des sujets religieux est moins humble que les autres.*
*L’un édifie l’esprit intérieur, l’autre parfois les seuls yeux*⁹⁴. »
- La signification de cela est claire : l’art qui prend pour sujet une scène profane peut être beaucoup plus profond et religieux que les scènes religieuses généralement représentées. Il peut émouvoir l’âme plus que le tableau à sujet religieux.
- Comment cela se peut-il ? Quel facteur permet ce retournement de situation et ce détournement de finalité ? Le danger est le suivant ; la forme. Nous avons vu qu’elle pouvait être un atout lorsqu’elle se fondait dans un tout en vue d’une création. En un mot elle devait s’anéantir et réaliser ainsi sa propre fin. Si elle devient danger, voici qu’elle se prend pour sa propre finalité et que l’œuvre ne va plus se mettre à glorifier Dieu et à être témoin de la création mais se glorifier elle-même et n’exister que pour elle. Voici ce que dit l’auteur :
« *Un tableau d’église doit peindre au contraire, avec évidence, l’intimité divine. Et, dans un certain sens, on peut dire que rien n’est plus loin d’un tableau d’église qu’un portrait religieux qui n’aurait d’autre but que de glorifier le personnage représenté. Mais rien, à l’inverse, n’en approche davantage si ce personnage laisse soupçonner la présence de Dieu en lui et si, par une espèce de regard tourné vers l’intérieur, par le détachement du monde et la fixité de sa contemplation ou simplement tel geste indéfinissable, loin de se suggérer soi-même dans sa grandeur passagère, il s’évoque hors des contingences qui l’entourent et absorbé déjà dans son éternité*⁹⁵. »
- Les exemples abondent pour montrer ce trait : *l’Assomption de la Vierge* » du Greco, qui donne à voir cette montée au ciel d’un corps transfiguré telle une flamme d’amour tournée toute entière vers l’éternité diffère bien de certaines peintures de saints glorifiés dans leurs aspects terrestres.
- Voilà pourquoi également notre auteur préfère les statues romanes de la cathédrale de Chartres à la différence des statues gothiques. Elles sont en effet la « *forme simplifiée, synthétique et schématique du membre représenté*⁹⁶. » un artiste roman à la différence

⁹⁴ René Schwob, *Profondeur de l’Espagne*, p.57, op.cit.

⁹⁵ René Schwob, *Profondeur de l’Espagne*, p.71, op.cit.

⁹⁶ René Schwob, *Le Portail Royal*, p.67, op.cit.

des artistes gothiques qui ont agi par excès de naturalisme ne va pas reproduire la réalité simplement. Il va dans un acte d'amour du Christ et non d'amour de son art proposer la sanctification des corps.ils vont par « *la mort au monde*⁹⁷ » parvenir à « *l'intégralité spirituelle de leur être*⁹⁸ » dissocié du sensible formel. Figées dans leur éternité, ces statues comme bien d'autres œuvres qui ont perdu leurs formes corporelles, qui sont mortes au monde adressent à Dieu leur louange et nous font pénétrer dans son intimité.

Chapitre III. Le message des lieux saints.

« *Rome nous parle de l'unité des hommes dans l'Eglise. Lourdes de leur fraternité aux pieds de la Sainte Vierge. Entre tant d'amour et tant de gloire, la Palestine déroule le poème de la douleur humaine tel qu'il s'inscrit au cœur du fils de l'homme*⁹⁹. »

- Rappel de l'ordre de parution des trois ouvrages qui constituent une sorte de somme catholique écrite sous la forme d'une apologie.

Les ouvrages *Capitale de la prière*, *Solitude de Jésus-Christ*, *Rome ou la Mort*, ont été pensés dans un ordre précis qui fait sens et qui montre les étapes du cheminement intérieur, de l'auteur. Il s'approprie par là, d'abord les grands dogmes du christianisme, puis son institution humaine par le biais de l'Eglise. Schwob intériorise et résout ainsi la question de la richesse de cette institution et l'épineuse question de la papauté qui elle oscille entre monarchie et infailibilité, pouvoir temporel et pouvoir spirituel. De plus il, parvient à démontrer en la prédestination divine de ces lieux et leur rôle nécessaire dans le plan divin pour les hommes.

⁹⁷ René Schwob, *Le Portail Royal*, p.82, op.cit.

⁹⁸ *Ibid.*

⁹⁹ René Schwob, *Itinéraire d'un juif vers l'église*, Spes, p.108 Paris 1940.

1. Lourdes.

a) La leçon humaine.

Drame particulier qui se joue à Lourdes entre trois personnes : La Sainte Vierge, Sainte Bernadette et la foule. Divers enseignements nous sont apportés tant sur le plan humain que sur le plan théologique. Cependant l'auteur ne veut pas rentrer dans le détail des miracles car selon lui ce n'est pas son rôle. Il nous les rapporte sans les juger ni même nous donner son avis.

- La leçon humaine de Lourdes nous est donnée par la foule cet espèce de magma toujours en mouvement entre les processions et la grotte qui vient implorer des grâces.

« C'est un immense personnage implorant, adorant¹⁰⁰ ».

Cette foule est composée des malades et des pécheurs :

« D'un côté les malades : ils sont pitoyables, ils sont souvent d'une laideur affreuse ; et leur seule vue nous est déjà une pénitence. De l'autre les pèlerins proprement dits : ceux qui prient à haute voix, ceux qui font ensemble les processions¹⁰¹. »

Tous sont présents pour demander à la Sainte Vierge une grâce particulière pour leur guérison. Cette dernière voulait des pécheurs et non des malades. Les maladies sont donc tout aussi visibles que cachées.

- Aspect particulier aucun des malades présents ne se plaint. Malgré le rythme, les plongées dans les piscines, les processions pas un seul malade n'ouvre la bouche et ne profère un cri. A Lourdes, tout le monde, valide ou pas, est heureux. Il ya la un aspect particulier que l'auteur note. Une joie indicible, une tranquillité extraordinaire, une quiétude émanent de tout cela.

« Leur passage à Lourdes, leur contact plus direct avec la Vierge, leur prière plus fervente, l'émotion d'avoir senti autours d'eux tant de charité fraternelle de la part de ceux qui sans se lasser, s'étaient constamment occupés d'eux, tout cela avait suffi à alléger leur tristesse, à leur permettre de la supporter mieux. Et avant même d'avoir vu, d'avoir interrogé des miraculés, j'étais bien forcé de me rendre à cette boule versante évidence : que le pèlerinage de Lourdes est miraculeux pou tous les cœurs sans exceptions¹⁰². »

¹⁰⁰ René Schwob, *Itinéraire d'un juif vers l'église*, p.73, op.cit.

¹⁰¹ René Schwob, *Itinéraire d'un juif vers l'église*, p.74, op.cit.

¹⁰² René Schwob, *Itinéraire d'un juif vers l'église*, p.78, op.cit.

De fait ces malades en plus de la guérison ou sans elle était venu surtout demander une conversion pour un autre et cela leur était plus important. Lourdes est un lieu où le désintéressement est roi.

- Tout le monde y vient donc offrir sans distinction ses prières pour le salut de son âme :
« *tous les peuples de l'univers viennent mêler leurs prières comme des mélodées pour les offrir à Dieu, qui au milieu d'eux les bénit*¹⁰³. »

C'est d'une certaine manière l'unité des peuples dans la douleur et dans la foi que Lourdes représente. Cette douleur est surmontée et devant la Vierge devient une joie réelle.

Aussi, c'est en ce lieu qu'est presque actualisé un Golgotha humain, un renouvellement des souffrances consenties.

- L'auteur résume ainsi la conclusion humaine qu'il tire de Lourdes :
« *Face aux peuples, aux classes, aux races qui se déchirent, la Vierge de Lourdes dont nous avons cru, en passant, pouvoir dénoncer l'insignifiance, elle nous exhorte inlassablement à la prière et à l'amour d'un sacrifice réciproque. [...] Ce que Lourdes en somme nous enseigne, c'est la charité fraternelle, l'abandon, la simplicité et du fond de nos souffrances, la joie de la Vierge dans ses premiers mystères*¹⁰⁴. »

b) Les leçons théologiques

Plusieurs leçons théologiques nous sont données à Lourdes. Toutes ont pour but de nous édifier, de nous convaincre du dépôt de la foi, et de nous convertir. Schwob l'a bien saisi et nous donne à voir cet aspect ignoré trop souvent. Ces leçons sont aussi pour lui l'occasion de progresser sur le chemin de sa propre conversion.

- La foule rassemblée dans ce lieu lointain égaré dans les montagnes est une représentation du corps mystique de l'Eglise, qui vient devant la Vierge offrir un sacrifice.
« *C'est sous ses yeux comme le fondement du Corps mystique qui s'édifie, de cette église souffrante dont elle à la garde, et qu'elle offre à Lourdes en un holocauste unique et continu*¹⁰⁵. »

¹⁰³ René Schwob, *Itinéraire d'un juif vers l'église*, p.87- 88, op.cit.

¹⁰⁴ René Schwob, *Itinéraire d'un juif vers l'église*, p.89, op.cit.

¹⁰⁵ René Schwob, *Itinéraire d'un juif vers l'église*, p.79, op.cit.

La Vierge est donc la gardienne et la mère du genre humain qui vient écouter toutes les souffrances que le peuple lui offre.

- De plus Lourdes nous révèle un message fort : la réalité, l'existence d'un univers intérieur, ainsi que le voisinage, de l'humain et du divin. D'une part par la guérison des corps mais bien plus par l'atmosphère qu'il y règne. « *L'incroyable voisinage de l'âme humaine et du ciel*¹⁰⁶ » se ressent par la grâce des lieux et surtout parce qu'à la différence des autres lieux saints, où l'on vient vénérer une relique, voir une part de l'histoire de l'Eglise et pouvoir contempler son chef comme à Rome, Lourdes ne possède pas la relique de Sainte Bernadette. On contemple l'invisible qui a visité la terre. Ce lieu nous a permis de « *voir le ciel s'ouvrir sur nous*¹⁰⁷. »
- Ceci nous permet de voir par le biais de Bernadette la simplicité de l'évangile : encore une fois la figure de l'enfant est présente, celle de l'innocence et de la pureté. C'est en somme un appel que Lourdes nous envoie.
- Cet appel est dense. Rappelons qu'en 1854 le pape Pie IX proclame le dogme de l'Immaculée Conception. Ceci sera confirmé quatre ans plus tard à Lourdes par la bouche de Bernadette, enfant qui ne parlait que son patois et qui ne connaissait que peu de choses du catéchisme. La Sainte Vierge lui demandera d'aller répéter cela aux prêtres. Ceci implique dès lors les choses suivantes qui sont mises en évidence par Schwob :

« *Elle (La Vierge) confirme la mission de l'église, comme, en révélant son nom d'Immaculée, lors d'une de ses dernières apparitions, Elle confirmera d'un simple mot l'infailibilité de son chef*¹⁰⁸. »

Il y a plus encore : nous savons qu'à la fin du XIX^{ème} siècle, la tendance est à l'explosion des sciences et la religion officielle devient le progrès matériel. Aussi le message de Lourdes est clair. Il invite à éviter le matérialisme et la négation de toutes choses surnaturelles.

« *En somme, et par des moyens en apparences très puérils avec une déconcertante bonhomie, ce sont les plus hauts principes de la mystiques et de la vie chrétienne que la vierge répète au monde, au moment précis où la science commence de déchaîner sur*

¹⁰⁶ René Schwob, *Itinéraire d'un juif vers l'église*, p.55- 56, op.cit.

¹⁰⁷ René Schwob, *Itinéraire d'un juif vers l'église*, p.59, op.cit.

¹⁰⁸ René Schwob, *Itinéraire d'un juif vers l'église*, p.60, op.cit.

ce monde un matérialisme politique et social, moral et scientifique qui n'allait plus s'arrêter de croître d'une épouvantable façon¹⁰⁹. »

La Vierge nous reprecise simplement que tout vient de Dieu les découvertes comme le bonheur. Cette mise en garde n'est pas uniquement contre le matérialisme. Elle agit bien plus contre notre orgueil humain :

« contre tous les faux humanismes qui depuis la Réforme et la Renaissance se sont sans cesse remplacés et amplifiés_ c'est contre tout l'orgueil de l'esprit que nous sommes mis à Lourdes spécialement en garde¹¹⁰. »

Lourdes nous réinvite à la simplicité et à la douleur. Elle est aussi la justification de la foi.

- Enfin pour notre auteur c'est un pas de plus sur le chemin qu'il parcourt vers la conversion. Nous venons de voir comment ce lieu justifiait le catholicisme et certains de ses aspects peu perméables à un converti du judaïsme. En fait Lourdes va permettre une nouvelle progression pour Schwob : celle de la compréhension du personnage de la Vierge Marie.

- Il va prendre en effet conscience de l'intercession spéciale de la Vierge Marie. Elle n'est pas à la différence de ce qu'il pouvait penser un simple modèle à imiter :

« La Sainte Vierge, comme les autres saints, me parurent d'abord de charmants personnages : mon ambition me les proposait comme modèles à imiter mais non pas comme intercesseurs à implorer pour nous secourir¹¹¹. » C'est l'atmosphère de ce lieu si particulier qui va le convaincre :

« Il me fallait simplement exposer mes objections au monde invisible, pour faire valoir de quel prix me fut Lourdes, lorsqu'en dépit de toutes les failles intérieures que je pouvais encore entretenir en moi, je m'aperçus, que grâce à Lourdes, la communication s'était établie entre la nature et le surnaturel. Et qu'il n'y avait pour passer de la terre au ciel, pas tant de frontières à franchir¹¹². »

- La grâce a touché Schwob à Lourdes et lui a enlevé la quasi-totalité de son incrédulité. Aussi ce lieu constitue une somme de leçons de foi pour son chemin de conversion. Cette étape est donc essentielle pour lui, et le rôle particulier des apparitions de Lourdes

¹⁰⁹ René Schwob, *Itinéraire d'un juif vers l'église*, p.60, op.cit.

¹¹⁰ René Schwob, *Itinéraire d'un juif vers l'église*, p.62, op.cit.

¹¹¹ René Schwob, *Itinéraire d'un juif vers l'église*, p.64, op.cit.

¹¹² René Schwob, *Itinéraire d'un juif vers l'église*, p.66, op.cit.

est maintenant démontré par l'auteur. C'est le lieu où « *la petite Vierge juive, devenue la mère du genre humain, a voulu que tout le genre humain se réunisse*¹¹³. »

2. La Palestine.

« *La Terre-Sainte, elle, est la patrie du silence et du vide*¹¹⁴. »

- L'auteur va contempler la terre du peuple juif, mais aussi la terre qui a vu naître et mourir le Christ. Aussi à la différence des autres lieux saints l'approche des mystères qui s'y sont déroulés sera bien différente. De plus, séparer comme pour Lourdes les aspects théologiques et les aspects purement humains est ici chose impossible tant les deux, par le mystère de l'incarnation, sont étroitement liés. Nous ne pouvons les dissocier.
- La confrontation est brutale et l'auteur fait un constat bien étrange : cette terre est celle du dénuement et de l'aridité et non de la fécondité. Comment donc envisager la Terre promise, pays autrefois si fertile ?
- Rien ne semble avoir en effet changé ; cette terre semble figée dans le temps et plus précisément dans l'époque qui vu mourir le Christ, c'est-à-dire en s'engourdissant dans une stérilité peu commune : elle maintenue dans un état « *d'attente et de stérilité*¹¹⁵. »
- Rien ne peut y vivre et l'apostolat des chrétiens qui s'y trouvent est lui aussi stérile. Ils ne sont que repliés sur eux même dans d'hermétiques études bibliques. Ceci est cependant nécessaire car, ces derniers, sous formes de congrégations religieuses « *ne peuplent la Palestine que pour y donner à la solitude du Christ son plein relief*¹¹⁶. » En effet, « *pourquoi sur la terre où Pierre renia son Maître aurions nous à remplir une fonction plus réjouissante ? Comme le pays du Christ continue de garder le souvenir de ses abaissements, comme sa mort y reste inscrite dans toutes les pierres, la faute de ses meurtriers, de ses timides amis s'y trouve elle aussi partout indéfiniment répétée*¹¹⁷. »

La Palestine est donc une terre de témoignage permanent de la souffrance voulue et endurée par le Christ. C'est pourquoi elle est figée dans cette aridité.

¹¹³ René Schwob, *Itinéraire d'un juif vers l'église*, p.89, op.cit.

¹¹⁴ René Schwob, *Itinéraire d'un juif vers l'église*, p.97, op.cit.

¹¹⁵ René Schwob, *Itinéraire d'un juif vers l'église*, p.92, op.cit.

¹¹⁶ René Schwob, *Itinéraire d'un juif vers l'église*, p.95, op.cit.

¹¹⁷ *Ibid.*

- Il y a plus encore : gardée par les Arabes, depuis ce jour funeste rien n’y vit, rien ne s’y fonde, tout y passe. « *il semble même que l’Islam n’ait été inventé que pour le protéger par une multiple ceinture de gardiens qui empêchent que l’on y touche. ils y ont pris la succession de ses premiers nomades. C’est un pays où l’humanité n’a cessé de passer sans rien y fonder, en dehors du Temple dont il ne reste que l’admirable mosquée comme un couvercle sur le roc où il ne s’élève plus. Les autres déserts n’ont pas d’histoire. Celui-ci se réduit à la sienne. Et s’il fut appelé la terre où ruissellent le miel et le lait, c’est que peut être ils y ruisselaient avant la mort du Christ. Mais à présent ce n’est qu’une terre très pauvre et qui n’a plus d’autre raison d’être que de commémorer indéfiniment dans le temps le miracle dont elle fut le théâtre. Elle est devenue la stèle et le miroir. Et la vie ne reprend pas sur elle*¹¹⁸. »
- Cette terre ne reste donc que le lieu de la Pâques, le pays du « *passage du seigneur*¹¹⁹ ». Il est intéressant de montrer que cette terre fut entourée bizarrement des déserts comme l’Egypte et la Chaldée, qui furent les plus grands producteurs artistiques et intellectuels, et qu’elle est restée durant vingt siècles stérile.
- Seul en effet le verbe s’est exprimé sur cette terre. La vocation d’Israël se comprend *de facto* face à ce phénomène : un peuple à part, tournant sur lui-même destiné à nous livrer une Terre un lieu pour l’incarnation.
- Ce pays ne nous parle donc que d’une seule et unique chose : « *du Christ inconnu, méconnu, supplicié. Mais non de sa Résurrection. Et de la Pentecôte encore moins. [...] La Palestine n’est pas la terre de sa gloire. Elle est la terre où Dieu a dicté son histoire d’homme*¹²⁰. »
- Il en est ainsi de tous les habités par le souvenir du Christ dans ce pays : la grotte de Bethléem n’est autre qu’un creux de rocher au milieu de la terre, où celui qui sera dit la lumière du monde est né. Cela nous invite au dénuement.
- Le Golgotha est quant à lui une cave, ressemblant à un bazar, faisant office d’église où l’on a l’impression de s’enfoncer.
- Aussi, ce pays « *continue de refléter parmi nous l’histoire de Verbe supplicié*¹²¹. » C’est un véritable reliquaire où la croix se dresse, et où le Christ a partagé notre humanité. « *La Palestine entière se présente à nous comme un vaste autel*¹²². »

¹¹⁸ René Schwob, *Itinéraire d’un juif vers l’église*, p.97-98, op.cit.

¹¹⁹ *La Bible*, Exode, XII, 1.

¹²⁰ René Schwob, *Itinéraire d’un juif vers l’église*, p.101, op.cit.

¹²¹ René Schwob, *Itinéraire d’un juif vers l’église*, p.122, op.cit.

¹²² René Schwob, *Itinéraire d’un juif vers l’église*, p.126, op.cit.

- Elle reste le véritable témoignage de la croix. C'est pourquoi les leçons que l'on peut tirer de ce pays sont immenses et éclairent sa situation politique et géographique. Il est lui aussi prédestiné.

3. Rome

« *Je ne souhaite en tout cas rien d'autre à ce livre, que d'aider ceux qui le liront à goûter aux bienfaits d'une unité dont la seule Rome a les clés*¹²³. »

L'auteur reconnaît un statut particulier à la ville de Rome. Celle-ci possède un rôle particulier dans le christianisme car elle la ville du successeur de Saint-Pierre, le premier Pape, ville dans lequel il est enterré. Schwob va y consacrer un livre comme pour les deux autres lieux saints où il s'est rendu en pèlerinage. Ce pèlerinage dans la « ville éternelle » va lui permettre de se livrer à une analyse de la papauté, mais aussi de l'institution même de l'Eglise, institution humaine qui pose problème aux non chrétiens.

- Rappel ici de la signification du titre de l'ouvrage « *Rome ou la mort* » : cri de Garibaldi lorsqu'il lança ses troupes à l'assaut de la ville des papes.
- Titre évocateur et chargé de sens car cela peut être un appel aux catholiques à devenir des martyrs, des témoins de la foi comme ceux des premiers siècles. Cela peut également désigner l'essence même de Rome, cité qui assura sa domination par le sang et la mort dans le monde antique et qui a pour fondement en tant que capitale de l'église catholique les restes des martyrs dans ses catacombes.

Les deux approches ne peuvent l'une et l'autre s'exclure. Elles sont si l'on y regarde de près indissociables. Schwob l'a bien compris. Son essai est articulé autour de trois grandes parties dont nous allons rendre compte. Elles expliquent comment Rome fut de tout temps prédestinée à sa vocation de siège de l'Eglise et de gardienne de foi. Cet aspect était déjà présent dans l'antiquité. Il réussit par la suite à mettre en lumière l'oscillation particulière de l'Eglise entre pouvoir temporel et spirituel et comment malgré cela l'Eglise en recherchant l'homme parvient à le sanctifier.

¹²³ René Schwob, *Rome ou la Mort*, Desclée de Brouwer, collection *les Iles*, p.10, Paris 1938.

a) « Présence des hommes¹²⁴. »

- La ville de Rome comme lieu de diffusion de la foi catholique n'est pour l'auteur en rien due au hasard. Tout était de longtemps prédestiné, calculé et établi.
- Rappel de l'infrastructure de l'Empire Romain. La conquête est le préalable nécessaire voulu par Dieu pour la diffusion de son message en, empruntant les infrastructures de Rome elle-même : « *Dieu l'a choisie pour en faire le centre humain de son empire*¹²⁵. »
- Rome est choisie par dieu donc pour la domination qu'elle exerce sur le monde. Il y a cependant plus. Rome n'est pas que le centre du monde antique, elle est en la lumière et l'incarnation. Elle sacralise par son art l'homme et célèbre la totalité de la terre : « *Rome la petite Rome prend possession de l'espace de telle sorte qu'elle est plus grande que les plus grandes villes du monde. C'est un des traits marquant de son art: il se développe, il s'étend*¹²⁶. » « *Il glorifie la vie quotidienne, il prend possession de l'espace*¹²⁷. »
- Le peuple romain ne semble se concentrer que sur cet aspect des choses ; de fait, si l'on regarde leur symbole l'on ne peut se tromper. Cette Louve, cet animal est rivé sur la terre. Son rôle de nourrices des deux jumeaux ne lui confère que cette image et cette activité. Schwob y voit quant à lui une préfiguration importante de la mission de Rome : outre le rôle fondamental de la Louve que chacun connaît, l'auteur note que son regard est ailleurs, levé vers une nuée qui n'est que suggérée. Elle préfigure la Rome catholique, féroce, humaine et habitée, celle qui est partagée entre les hommes dont qu'elle se doit de sanctifier et de maintenir et Dieu qu'elle professe. Rome n'est pas le siège de la catholicité et de l'Eglise par accident, mais par prédestination divine.
- D'autres aspects sont à convoquer : celui des martyrs ; la conquête romaine s'est faite dans le sang et celui des martyrs est venu remplacer ce lui des ennemis de Rome et celui des adversaires de César : « *mais c'est à Rome que l'histoire humaine de l'Eglise ou, si l'on veut, l'histoire chrétienne des hommes commence dans la douleur et dans la douleur et dans le sang. [...] Tel est du moins le pèlerinage aux racines de la Rome*

¹²⁴ René Schwob, *Rome ou la Mort*, p.11, op.cit. Ce titre est celui de la première partie de l'ouvrage. Nous le reprenons ici.

¹²⁵ René Schwob, *Rome ou la Mort*, p.25, op.cit.

¹²⁶ René Schwob, *Rome ou la Mort*, p.60, op.cit.

¹²⁷ René Schwob, *Rome ou la Mort*, p.61, op.cit.

*chrétienne ; elles baignent dans un sang qui, pour se purifier, exigeait de se répandre*¹²⁸ . »

- Tout est donc prévu dans le plan divin et Rome de tout temps a été choisie par Dieu.
- Rome n'est donc qu'un corps immense, qui préparé par l'antiquité et la conquête, a grandi sur le sang des martyrs et a épousé les infrastructures de l'empire. Les catacombes « *deviennent donc des châsses souterraines, des reliquaires*¹²⁹ . » Rome est donc par les catacombes « *articulé au ventre de la terre*¹³⁰ . » Sa vocation était donc prévue de toute éternité.

b) « Tragédie de l'Eglise¹³¹ . »

- Qu'entend l'auteur par un tel propos ? Comment est-il possible de lier l'Eglise catholique qui nie tout déterminisme à l'idée de destinée, d'inéluctabilité, de tragédie ? Cela semble antinomique. C'est pourtant l'idée que Schwob sous-entend et démontre dans son ouvrage. Voyons comment cela s'articule.
- Un constat très clair. La ville de Rome est une mise en scène artistique. Elle donne à voir une profusion de monuments dans les matériaux les plus nobles, le marbre, les dorures, la pourpre. En analysant les choses nous remarquons à quel point cette ville siège de l'Eglise est éloigné par son aspect extérieur de la Palestine, qui elle est nue et aride. Elle s'est en quelque sorte éloignée du dénuement du Christ fait homme. Elle semble l'avoir trahi pour épouser les joies et les richesses du monde. Il y a « *une trahison de la pauvreté*¹³² . »
- Il n'y a plus rien de commun entre l'origine de l'Eglise née en Palestine et rapatriée en Italie.
- La question que nous pouvons alors nous poser est pourquoi ? Pourquoi toute cette pompe ? La réponse est simple : agir pour la plus grande gloire de Dieu, lui témoigner par l'excès le respect qui lui est dû, et, en, dehors de la liturgie, assurer sa visibilité aux yeux des hommes et du monde. En un mot l'Eglise doit d'être une puissance temporelle pour pouvoir s'imposer au monde : « *l'humanité ici se dépasse. Et le difficile pour comprendre untel dépassement, c'est qu'il ne renonce en vérité à rien d'humain. C'est*

¹²⁸ René Schwob, *Rome ou la Mort*, p.99, op.cit.

¹²⁹ René Schwob, *Rome ou la Mort*, p.115, op.cit.

¹³⁰ René Schwob, *Rome ou la Mort*, p.117, op.cit.

¹³¹ René Schwob, *Rome ou la Mort*, p.147, op.cit. Ce titre est celui de la seconde partie de l'ouvrage. Nous reprenons ici.

¹³² René Schwob, *Rome ou la Mort*, p.184, op.cit.

sans perdre jamais contact avec l'humain que la gloire de l'Église se précise et s'impose, dans cette cité qui met au défi celui qui ne réussit pas à distinguer, par de là le visible et le tangible, cette gloire anticipée¹³³. »

- « *Ce n'est pas la piété qu'il faut y chercher, ni l'amour. C'est la grandeur¹³⁴. »* Aussi voici brossée la tragédie de l'Église : elle a pactisé avec les gloires humaines dans le but de sanctifier Dieu et de lui ramener le genre humain ; elle ne peut se soustraire à cet aspect des choses. C'est là sa tragédie. Cependant ce corps mystique sublimé par la pompe, cette gloire, c'est une figuration des béatitudes : « *tout est figuration dans l'Église de Rome. Tout y est reflet et comme anticipation du ciel¹³⁵. »* « *Elle représente le Christ dans sa gloire¹³⁶. »*
- Le pape en est la première victime. Il porte en sa solitude le poids de cette institution et de cette trop grande humanité de l'Église.

c) «Couronnement du monde¹³⁷. »

« Si tous les chemins mènent à Rome, c'est aussi que tous doivent en partir¹³⁸. »

Qu'entend l'auteur par ce propos ? Que veut-il nous signifier? Simplement la chose suivante : nous ne serions rien sans Rome et la catholicité ne serait pas ce qu'elle est. Malgré l'asservissement de l'Église aux valeurs du monde, cela fut nécessaire. L'imitation du Christ ne se fait en effet plus dans la douleur. Voyons cela.

- Constat simple de l'auteur : toutes les nations sont représentées à Rome. Chaque catholique peut y venir prier sur une représentation symbolique de sa terre, symbole de l'unité partagée ici avec Rome.
- Autre constat, les saints eux-mêmes ont tous fait le voyage à Rome : Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus y est venue demander une grâce au pape pour son entrée au Carmel, ayant baisé la terre du colisée, lieu des martyrs autrefois. Saint Paul est venu y mourir. Saint Benoît Labre également, et Alphonse Ratisbonne, y vit la Sainte Vierge venue le

¹³³ René Schwob, *Rome ou la Mort*, p.150, op.cit.

¹³⁴ René Schwob, *Rome ou la Mort*, p.149, op.cit.

¹³⁵ René Schwob, *Rome ou la Mort*, p.187, op.cit.

¹³⁶ René Schwob, *Rome ou la Mort*, p.298, op.cit.

¹³⁷ René Schwob, *Rome ou la Mort*, p.269, op.cit. Titre de la troisième partie de l'ouvrage.

¹³⁸ René Schwob, *Rome ou la Mort*, p.292, op.cit.

convertir. Les exemples sont innombrables ; ils nous informent tous sur la nécessité de Rome, agissant comme un phare éclairant le monde.

- Rome c'est donc le lieu particulier de l'unité du monde et de son créateur partagé entre terre et ciel. Il est la « *contradiction perpétuelle* ¹³⁹ » des esprits forts. Il réalise le corps mystique qui enseigne au monde. « *Dieu y tient avec l'acharnement qu'Il mit d'abord à se choisir Jérusalem. Il y tient en dépit des démons et des hommes, par on ne sait quelle préférence obscure et merveilleuse* ¹⁴⁰. Nous trouvons ainsi plus loin : « *Dieu a besoin de Rome pour incarner son unité dans le corps de la terre. Dieu continue d'avoir un mystérieux et terrible besoin de la présence de l'homme dans certains lieux* ¹⁴¹. »
- En somme, corps mystique représentant le christ dans sa gloire, anticipation du ciel, Rome est bien ce « *Couronnement du monde* ¹⁴². » Elle ne néglige cependant pas la présence de Dieu mais elle l'incorpore, elle la magnifie dans cet acte de foi qui mêle l'humain : « *Je pense au soleil de gloire dont Rome entoure indéfiniment cette Hostie. On ne pense presque pas à cette présence de Dieu quand on se promène dans Rome. Et cependant elle est partout. C'est autour d'elle, de sa réalité effective que Rome dresse tant de coupes, comme la Rome antique autour de la gloire de l'homme, érigeait ses arcs de triomphe et ses colonnes. Ce sont vraiment les rayons d'une gloire permanente qui s'irradient de tous les coins de cette ville* ¹⁴³. »
- En dire plus serait superflu car la réalité romaine montre combien l'auteur a pu voir juste dans son analyse. Nous concluons sur la leçon qu'elle donne par cette dernière réflexion de l'auteur qui actualise le rôle fondateur des martyrs et la « *Parabole de la semence* ¹⁴⁴ » donc des évangiles : « *Rome c'est vraiment le sol où fructifie le grain qui est mort en un point quelconque de la terre* ¹⁴⁵. »

¹³⁹ René Schwob, *Rome ou la Mort*, p.293, op.cit.

¹⁴⁰ *Ibid.*

¹⁴¹ *Ibid.*

¹⁴² René Schwob, *Rome ou la Mort*, p.269, op.cit. Titre de la troisième partie de l'ouvrage.

¹⁴³ René Schwob, *Rome ou la Mort*, p.299, op.cit.

¹⁴⁴ Évangile selon Saint Marc, IV 3-9.

¹⁴⁵ René Schwob, *Rome ou la Mort*, p.326, op.cit.

Chapitre IV. Anges et démons: le rejet des idoles devant la lumière divine.

« *Etrange puissance des mots dont l'Esprit a besoin pour nous remplir c'est comme si nous nous confondions à notre propre parole, comme si tout notre être se réduisait au Verbe et que nous ne puissions rien recevoir et rien donner que par lui*¹⁴⁶. »

Peut-il y avoir un verbe, une écriture valable si l'on nie Le Verbe ? C'est la question que se pose l'auteur et qu'il va poser à toute la création littéraire en général. Loin des anciennes séductions des anciennes amitiés tant littéraires, philosophiques que physique, l'auteur, touché par la grâce, entame une levée du voile sur les fausses idoles. Cette réaction va se vérifier par ses écrits et par de longues relations épistolaires avec ces anciens amis et les muses catholiques que furent pour lui Claudel et Maritain. La correspondance ici évoquée, sera à analyser profondément. Elle recoupe en effet de nombreuses lettres qui peuvent agir comme autant de cahiers d'auteurs pour nous et qui nous renseignerons une fois de plus sur cet itinéraire spirituel. Elles attestent aussi du rôle de critique littéraire que Schwob a pu jouer.

Le temps nous ayant manqué nous en feront mention sans pouvoir par ailleurs rentrer dans tous les détails.

1. Les relations épistolaires.

- Elles sont nombreuses et attestent d'une réelle préoccupation métaphysique de l'auteur. Il nous faut regarder pour cela ses interlocuteurs : André Gide, Jacques Maritain, Paul Claudel.
- Il nous faut également mettre en évidence les titres des ouvrages qui regroupent ces lettres : il s'agit des *Lettres inédites sur l'inquiétude moderne*¹⁴⁷, et de la *Correspondance de Paul Claudel avec les ecclésiastiques de son temps : le Sacrement*

¹⁴⁶ René Schwob, *Moi, Juif* livre posthume, p.167, op.cit.

¹⁴⁷ *Lettres inédites sur l'inquiétude moderne*, op.cit.

*du monde et l'Intention de Gloire*¹⁴⁸. Ces deux recueils, par leur titre nous montrent bien la teneur de cette correspondance entre ces personnages éminents. Elle avait une portée profondément métaphysique. Il faut préciser que ces lettres sont d'autant plus intéressantes qu'elles que les auteurs sont des amis de longues dates et fréquentent les mêmes cercles littéraires. Voici ainsi ce que dit Maurice Mignon dans sa préface aux *Lettres inédites sur l'inquiétude moderne* : « tour à tour ils s'unissent par l'amitié et se heurtent par les idées ; ils essaient, avec une parfaite bonne foi, de se convaincre l'un l'autre, et au cours de cette lutte, nous éblouissent de pensées profondes. Ils se comprennent sans se pénétrer¹⁴⁹. »

a) La relation avec André Gide: la chute de Satan.

- Il nous faut préciser ici la nature de leurs rapports. Ce sont de vieux amis et nous savons par le recueil évoqué que leur amitié est déjà acquise en 1920.
- Les relations qu'ils entretiennent vont petit à petit s'étioler. Schwob devient catholique et renonce à ses penchants. Gide lui est protestant et ne veut rien y changer. Il ne sent pas non plus concerner par le catholicisme et par une quelconque spiritualité. Il est aussi acquis au principe de plaisir et à l'assouvissement de ses désirs. Voilà ce que dit l'auteur de lui :

« Mais Gide refuse d'admettre que Dieu ordonne de négliger son plaisir. S'il confond bonheur avec plaisir, c'est qu'il ne sait plus goûter en lui au bonheur que lui vaut la défaite du plaisir.

D'où une interprétation toute personnelle des évangiles et de l'anarchie. D'où encore la licence spirituelle dissimulée.

Gide, comme tout protestant, a souffert de cette hérésie protestante par laquelle la morale, cessant d'être une force de l'amour de Dieu pour parvenir au plus haut bonheur, devient pure contrainte sociale et perd toute racine dans l'âme.

¹⁴⁸ *Correspondance de Paul Claudel avec les ecclésiastiques de son temps : le Sacrement du monde et l'Intention de Gloire*, op.cit.

¹⁴⁹ *Lettres inédites sur l'inquiétude moderne*, p. 5, op.cit.

*Le Christ, loin de condamner la joie, conseillait de la fortifier aux dépens du plaisir, d'éviter la dépossession infernale de l'esprit*¹⁵⁰. »

- Plus loin nous avons une autre précision : « *il croit que le désir que nous avons de telle chose, c'est la marque de notre droit sur elle*¹⁵¹. »
- Enfin la « *disputatio* » prend tout son sens avec l'ouvrage que Schwob publie sur Gide lui-même : *Le Vrai Drame d'André Gide*¹⁵². Outre le protestantisme et l'homosexualité qu'il y dénonce, Schwob tente de mettre en lumière, la quête métaphysique et le désir d'éternité de Gide lui-même dans *Les Faux Monnayeurs* au-delà de la simple inquiétude et du simple immoralisme. Derrière son personnage, Gide était un nostalgique du Christ.
- Derrière Gide, rappelons que c'est tout un milieu intellectuel soumis à la satisfaction des plaisirs que l'auteur condamne.
- Il faudra donc relire cette œuvre afin de vérifier les thèses de l'auteur. Voici un aspect particulier de Schwob qui devient alors critique littéraire.

b) La relation avec Paul Claudel et Jacques Maritain : les muses catholiques.

- Les relations avec Maritain et Claudel sont bien différentes. Tout d'abord rappelons que Jacques et Raïssa Maritain sont deux personnages pour lesquels Schwob à une admiration particulière. Protestant et juive convertis au catholicisme, attachés à une quête de la vérité trouvée chez Aristote et Saint Thomas d'Aquin, ils ne peuvent que fasciner Schwob qui entretient avec ce couple des relations très amicales. Ce dernier se sent très proches d'eux et ils ont le même regard sur la personne de Gide.
- Leur correspondance nous sera donc très utile pour considérer les changements intellectuels et spirituels de Schwob.
- La relation que Schwob entretient avec Paul Claudel est quant à elle sensiblement différente. Leur relation est basée essentiellement sur la religion et tous deux échangent souvent des réflexions sur telle ou telle chose ayant trait avec le catholicisme. Schwob

¹⁵⁰ René Schwob, *Moi, Juif livre posthume*, p.188, op.cit.

¹⁵¹ René Schwob, *Moi, Juif livre posthume*, p.191, op.cit.

¹⁵² René Schwob, *Le Vrai Drame d'André Gide*, Grasset, Paris 1932.

aime cette relation ; il considère Claudel comme un tuteur catholique qui l'aide dans la foi. Claudel quant à lui, regarde cet homme comme un enthousiaste qui doit encore apprendre sur la foi. Ils prient également l'un pour l'autre. Nous trouvons ainsi dans une lettre datée du 18 mars 1927 les propos suivants sous la plume de Claudel : « *En arrivant à Washington, j'ai trouvé avec la joie que vous pensez, la lettre ou vous m'annoncez votre conversion miraculeuse, et j'élève vers Dieu une fervente action de grâce*¹⁵³. » Il nous faut rappeler qu'ils s'étaient connus en 1925, lors d'un voyage au Japon. Les salutations qu'ils s'adressent sont presque toujours les mêmes : « *en attendant je vous demande vos prières et vous salue affectueusement en N.-S. J.-C.*¹⁵⁴. »

- Schwob va quelques fois plus loin. Claudel devient pour lui une sorte de père spirituel, qui l'aide à voir clair dans certains de ses choix religieux comme littéraires, aspects qui chez Schwob sont indissociables. Il appelle ainsi Claudel « *Mon cher Maître*¹⁵⁵, et lui demandera son avis en ce qui concerne son ouvrage *Le Vrai Drame d'André Gide*¹⁵⁶ et la personne de Gide elle-même ; il les critiquera tous deux d'une manière virulente en montrant le peu d'intérêt que revêt « *ce cadavre vivant qui, dans un style cadavérique, agite des cadavres à l'aide de manigances galvaniques*¹⁵⁷. »
- Il faut enfin noter les échanges d'œuvres que les deux amis se sont fait en vue de critiquer tel ou tel point de leurs livres au regard de la révélation ; nous trouvons dans une lettre datée du 25 janvier 1931 de la main de Claudel : « *J'ai bien reçu votre lettre, presque en même temps que vos pages de « Vigile » si profondément pénétrées du sentiment chrétien*¹⁵⁸. »

¹⁵³ Lettre de Paul Claudel à René Schwob datée du 18 mars 1927, in *Lettres inédites sur l'inquiétude moderne*, p. 147, op.cit.

¹⁵⁴ Lettre de Paul Claudel à René Schwob datée du 18 mars 1927, in *Lettres inédites sur l'inquiétude moderne*, p. 147, op.cit.

¹⁵⁵ Lettre de René Schwob à Paul Claudel datée du 4 janvier 1933, in *Lettres inédites sur l'inquiétude moderne*, p. 165, op.cit.

¹⁵⁶ René Schwob, *Le Vrai Drame d'André Gide*, Grasset, Paris 1932.

¹⁵⁷ Lettre de Paul Claudel à René Schwob datée du 12 décembre 1932, in *Lettres inédites sur l'inquiétude moderne*, p. 157, op.cit.

¹⁵⁸ Lettre de Paul Claudel à René Schwob datée du 25 janvier 1931, in *Lettres inédites sur l'inquiétude moderne*, p. 153, op.cit.

2. La critique philosophique.

- Cette critique philosophique concerne surtout l'œuvre de Nietzsche et son système de pensée. Il semble que l'auteur livre une réelle bataille con ce philosophe. Pourquoi ?
- Rappel sur la séduction que peut exercer Nietzsche : langage littéraire, absence de système clairement défini comme chez Kant et philosophie aristocratique qui par l'idéal du « surhomme » tend à l'autodépassement de soi par soi-même loin des influences anciennes ou contraires : « *La grandeur de quelques aphorisme de Nietzsche me comble d'admiration*¹⁵⁹. »
- De plus deux rappels biographiques qu'ils ont en commun : ce sont tous deux des êtres qui souffrent de maladies chroniques, et tous eux ont tourné le dos à la foi de leurs parents respectifs. Ils le revendiquent tous deux dans leurs écrits comme nous l'avons montré plus haut.
- Schwob propose ainsi une approche pour comprendre les différences qui existent entre eux ainsi que les erreurs de Nietzsche.
- Ce qu'il remarque c'est l'obsession chez ce dernier de la « *volonté de puissance* » et du « *surhomme* », c'est-à-dire de l'homme dépassant ses propres faiblesses et arrivant à une guérison du corps et de l'esprit, loin des habitudes transmises par l'éducation, et les religions. C'est un idéal aristocratique car peu nombreux sont ceux qui pourront parvenir à cela.
- C'est donc à travers ce prisme que Schwob va analyser son œuvre et ses obsessions. Il va même aller plus loin : il va montrer que toute son œuvre est une quête inassouvie de guérison. « *Je reprend Nietzsche. Dieu est –il, comme il l'assure, le produit de nos corps malades ? (mais pourquoi l'aurais-je précisément repoussé tant que j'étais malade, ne m'abandonnant à lui qu'après ma guérison ?)*¹⁶⁰ » La réponse est clairement non, mais Nietzsche lui prend le problème à l'envers.
- « *Nietzsche confondait le surhomme avec l'homme guéri parce qu'il aspirait surtout à la guérison et d'être malade lui valait une amertume universelle*¹⁶¹. » Nous savons bien que ce mythe, cet idéal est l'homme guéri de ses faiblesses en les dépassant, en les tenant pour insignifiantes. Et il est vrai que la plupart des grands concepts comme « le

¹⁵⁹ René Schwob, *Moi, Juif livre posthume*, p.160, op.cit.

¹⁶⁰ René Schwob, *Moi, Juif livre posthume*, p.143, op.cit.

¹⁶¹ René Schwob, *Moi, Juif livre posthume*, p.143, op.cit.

surhomme », « la volonté de puissance », ou encore « l'éternel retour » sont des notions qui revêtent cet aspect des choses. Zarathoustra lui-même est un homme qui se guérit seul des autres.

- Cependant pourquoi refuse-t-il tant le Christ, et pourquoi pour assumer sa liberté refuse-t-il la morale avec tant de véhémence ? La réponse attendue est en générale la suivante : en ce qui concerne la morale, Nietzsche a voulu s'affranchir de la très pesante morale luthérienne. Si cela se comprend, il est réducteur de ne considérer que cet aspect ; Schwob lui a la réponse par sa grande fréquentation de Gide. Tous deux sont protestants, croient à la prédestination et y sont enchaînés. « *Le protestant, qui croit à une prédestination au mal comme au bien et à la responsabilité tout ensemble a perdu le moyen d'alléger périodiquement son âme et d'y rafraîchir la notion de liberté*¹⁶². » La négation de la morale est le seul exutoire à cela. Aussi dépasser cette faiblesse de corps malade, pour arriver au stade du surhomme ne passe que par la négation qui devient une guérison.
- Pour ce qui est de la personne du Christ, l'interprétation de Schwob recoupe celle que nous rencontrons habituellement. Elle est cependant plus précise. Il est connu que le refus christique de Nietzsche est dû au fait qu'il ne comprend pas le postulat d'un Dieu fait homme qui aurait été tué par ses créatures et ce par amour pour elles, et sans volonté de changer le cours de ces événements prévus de toute éternité. Nietzsche est un antiquisant qui ne comprend pas cet aspect de la divinité. Pour lui un Dieu ne peut à l'instar de ceux de l'Olympe, s'abaisser et mourir. Il n'est ainsi pas un surhomme. De plus le Christ est une contradiction qui bouleverse la tripartition du monde dans la mentalité grecque entre le bas, le milieu, et le haut. Il ne peut donc accepter la transcendance montrée par le christianisme.
- Il y a cependant plus : outre cet aspect des choses, Schwob nous rappelle la chose suivante. Protestant, helléniste, Nietzsche ne peut en regardant le calvaire y voir autre chose qu'un corps de souffrance : « *et je comprenais la haine de Nietzsche à l'égard du Christ qu'il a connu à travers le protestantisme, alors qu'il ne trouve son achèvement véritable et sa signification substantielle que par sa résurrection quotidienne. Dépourvu de ce couronnement, il ne pouvait apparaître à Nietzsche que la négation de son propre idéal de malade, l'incarnation même du mépris de la terre, et de ce point il était bien*

¹⁶² René Schwob, *Moi, Juif* livre posthume, p.144, op.cit.

*naturel que Nietzsche le détestât*¹⁶³. » Nietzsche idéalisa ainsi toute sa vie le corps et le voir ainsi bafoué ne pouvait lui convenir.

- Les interprétations de Schwob sont claires et justes. Nous comprenons encore mieux pourquoi il y a un tel refus du Christ chez Nietzsche. Cependant il est bon de rappeler que ce dernier s'il voyait le corps de Dieu comme une négation de son idéal, il s'identifiait aussi à cette image ; il signera ainsi plusieurs de ses dernières lettres de la parape suivante : « le Crucifié ».
- Bien que séduisante, la doctrine nietzschéenne éclairée par le Verbe ne peut résister et ses failles apparaissent. Les erreurs de l'auteur deviennent d'autant plus patentes.

¹⁶³ René Schwob, *Moi, Juif* livre posthume, p.146, op.cit.

ARTICLE

L'Artiste comme interprète et prophète de l'Invisible, ou l'examen de la création artistique sous le regard de Dieu.

« *Tout vibre, tout vit. Visages, mains, rubans des justaucorps, pommeaux des épées, soies des étendards, toutes les molécules de cette toile semblent gonflées d'une force secrète qui les anime, et les répand, qui leur constitue une multiforme et incompréhensible unité. Cette peinture dépasse l'humain, dans des scènes purement humaines, par des moyens strictement plastiques. Toute analyse en paraît impossible. Elle est composée dans l'extase. On touche ici à la possibilité d'un langage nouveau, à la limite des mots employés dans un certain sens ; à l'éventualité d'un usage inconnu de nos corps ; à l'existence d'un royaume prodigieux où nous n'avons su encore atterrir et qui pourtant est à portée de bras. On rêve à des archipels de l'esprit, puérils et légendaires*¹⁶⁴. »

Tel est le commentaire que le célèbre *Saint Maurice* du Gréco, peintre maniériste, inspire à l'auteur. Quels sont les enjeux qui sont contenus dans une telle sentence ? Devons-nous les considérer comme de simples remarques esthétiques ou bien au contraire comme le fruit d'une réflexion profonde issue de la tradition artistique symboliste ? La réponse apparaît clairement et il nous appartient ici de la restituer avec efficacité afin de mettre en évidence la position de Schwob en ce domaine. Cela nous permettra de cerner la relation qu'il établit entre l'art et le Divin, et de voir en quoi, l'art « *consiste à accoucher l'éternel*¹⁶⁵. »

¹⁶⁴ René Schwob, *Profondeur de l'Espagne*, p. 137-138, op.cit.

¹⁶⁵ René Schwob, *Moi, Juif* livre posthume, p.242- 243, op.cit.

Comme nous venons de la signifier, la position que Schwob adopte à propos de l'œuvre d'art n'est pas sans rappeler l'école symboliste et plus précisément la conception baudelairienne en matière de création. Si cette dernière ne concerne *a priori* ne concerne que la littérature, le lecteur attentif sait bien que la spécificité de cet auteur fait exploser les cadres de la seule création poétique. Nombreux sont en effet ses écrits sur l'art, et les préfaces qu'il a pu composer s'adressent aussi bien à la littérature qu'à l'œuvre plastique. Approfondissons donc ce point. La vision baudelairienne met le poète, l'artiste au centre de la création artistique. Ce dernier n'est plus un esclave de la muse inspiratrice mais un réel créateur. Nous trouvons ainsi dans *Correspondances*, son célèbre poème, le rôle assigné au poète :

« La Nature est un temple où de vivants piliers

Laissent parfois sortir de confuses paroles ;

L'homme y passe à travers une forêt de symboles

Qui l'observent avec des regards familiers.

Comme de longs échos qui de loin se confondent

Dans une ténébreuse et profonde unité,

Vaste comme la nuit et comme la clarté,

Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.

Il est des parfums frais comme des chairs d'enfants,

Doux comme des hautbois, verts comme des prairies,

— Et d'autres, corrompus riches et triomphants,

Ayant l'expansion des choses infinies,

Comme l'ambre, le musc, le benjoin et l'encens,

Qui chantent les transports de l'esprit et de sens¹⁶⁶.»

¹⁶⁶ Charles Baudelaire, *Les Fleurs du mal*, « Spleen et idéal », IV, « Bibliothèque de La Pléiade », Gallimard, Paris, 1975, p.11.

Ce rôle est simple : le poète est un interprète ; il retranscrit un langage caché dans la nature et dans les choses et donne à voir au monde ces « *confuses paroles* ». Il est en effet celui qui se permet de réunir les « *symboles*, » de restaurer les liens entre les choses, liens qui semblent avoir été perdus il y a longtemps. Le poète est donc ce pont entre deux mondes, l'un visible, et l'autre secret invisible, latent. Il est par conséquent présent pour seconder l'Architecte de l'univers et rendre compte des arcanes secrets du monde. Rappelons à ce propos que le terme « symbole », « *sumbolon* » en grec ancien signifie primitivement un objet d'argile coupé en deux, dont deux hôtes conservaient chacun une moitié qu'ils transmettaient à leurs enfants. Les deux parties rapprochées servaient à faire valoir les relations amicales contractées antérieurement. Le rôle du poète symboliste est ici expliqué et justifié.

Mais qu'en est-il de Schwob ? Cet exposé de la conception poétique de Charles Baudelaire peut-elle nous être utile pour la compréhension de l'appréhension de l'Art dans l'œuvre de Schwob ? Le parallèle est pour nous évident. Nous avons déjà vu la citation suivante :

« *La peinture serait donc l'expression de la tendance de l'esprit à sortir de soi, à découvrir entre les choses leurs plus infimes affinités, précisément notre appétit d'unité*¹⁶⁷. »

Cette dernière résume à elle toute seule le poème de Baudelaire. Cependant celle que nous avons mise en évidence plus haut est à scruter avec attention dans le détail. Elle utilise en effet quasiment mot pour mot le vocabulaire de Baudelaire dans le poème *Correspondances*. Les termes « *Tout vibre, tout vit* » utilisés par Schwob font écho avec le premier vers du poème « *La Nature est un temple où de vivants piliers* », « *Visages, mains, rubans des justaucorps, pommeaux des épées, soies des étendards, toutes les molécules de cette toile semblent gonflées d'une force secrète qui les anime, et les répand, qui leur constitue une multiforme et incompréhensible unité* » renvoient quant à eux à la suite du poème, soit aux sept autres vers de ces quatrains. Nous ne les citerons pas de nouveau dans leur intégralité afin de ne pas alourdir notre analyse mais il nous faut souligner la même remarque d'un murmure traversant la nature ou les représentations sur la toile. Les « *molécules de cette toile semblent gonflées d'une force secrète qui les anime* » ne sont pas sans rappeler les « *confuses paroles* » que la nature semble prononcer. Signalons également l'emploi troublant du terme « *unité* » que nous retrouvons chez les deux auteurs et qui est chargé de la même signification. Ajoutons la mention du « *langage nouveau* » qui ressemble sans s'y méprendre aux « *longs échos qui de loin se confondent* »

¹⁶⁷ René Schwob, *Profondeur de l'Espagne*, p.104, op.cit.

renforçant ainsi les similitudes. Enfin, la fin du poème de Baudelaire propose un effet d'ouverture que nous retrouvons également dans la phrase de Schwob ; les vers suivants :

*« Ayant l'expansion des choses infinies,
Comme l'ambre, le musc, le benjoin et l'encens,
Qui chantent les transports de l'esprit et de sens »*,

ne peuvent qu'être assimilés aux phrases suivantes de Schwob : *« [...] à l'existence d'un royaume prodigieux où nous n'avons su encore atterrir et qui pourtant est à portée de bras. On rêve à des archipels de l'esprit, puérils et légendaires »*. Notons ici en plus du simple effet d'ouverture que les deux auteurs sont appelés vers un ailleurs spirituel et impalpable ailleurs qui revêt chez Baudelaire les volutes de fumées de ces substances précieuses que l'on brûlait autre fois pour entrer en contact avec les dieux. Si nous poussons plus loin l'analyse nous remarquons qu' 'en plus de similitudes lexicales, les deux textes par le procédé de gradation construite d'une manière similaire leurs effets d'ouverture qui sont construit en échos et font sens dans chaque texte. Ils possèdent des similitudes syntaxiques.

Les vers : *« Dans une ténébreuse et profonde unité,
Vaste comme la nuit et comme la clarté,
Les parfums, les couleurs et les sons se répondent. »*

sont l'écho de : *« Visages, mains, rubans des justaucorps, pommeaux des épées, soies des étendards, toutes les molécules de cette toile semblent gonflées d'une force secrète qui les anime [...] »*. Il en est de même pour la fin des deux textes que nous ne citerons pas ici une nouvelle fois. Isotopie d'une nature ou d'une représentation bruissant de vie, tentation de l'unité, possibilité d'accès à un monde secret et caché, aventure spirituelle et sensorielle, annonce d'un ailleurs à conquérir, les deux auteurs nous proposent bien le même programme. Schwob lui, va explicitement plus loin en considérant l'œuvre plastique. Il n'en reste pas moins que le message est clair ; tous deux offrent à l'artiste une potentialité nouvelle qui peut se résumer comme suit : l'artiste est un interprète du sens caché des choses et de l'univers. Il se doit de nous les révéler, car c'est là sa mission sur terre. Il est un prophète, celui qui annonce ce qui est caché, et ce qui émane d'un autre.

Aussi, que pouvons-nous déduire de cela en ce qui concerne l'art lui-même ? Si l'artiste est un révélateur d'un monde caché, monde situé au-delà du réel et donc métaphysique, l'art est un moyen d'accès aux réalités qui nous dépassent, ce qui signifie qu'il est un moyen d'accès au divin. Ce qui nous incite alors à établir et à croire avec Schwob que l'artiste est un mystique, un réel ministre de Dieu, possédant des capacités particulières de révélation du message divin. L'artiste devient l'une des créatures humaines qui recherchent Dieu le plus longuement. Nous sommes à présent avec Schwob bien loin des maximes kantienne aporétiques qui n'iaient à l'objet représenté une finalité quelconque dans sa contemplation, et à l'agent ou à l'artiste la plus petite qualité métaphysique.

Comment dès-lors entrevoir cet aspect des choses ? Comment le comprendre et par quels moyens l'artiste peut d'une représentation, d'une copie de la réalité, parvenir à une représentation c'est à dire à une nouvelle création transgressant les lois de la simple copie ? Loin de rentrer dans certains débats stériles, et dans certaines thèses critiques qui malgré leur intérêt, n'auraient pas leur juste place ici, nous laisserons la parole à Schwob. Regardons à nouveau la citation que nous avons prise pour en- tête :

« Tout vibre, tout vit. Visages, mains, rubans des justaucorps, pommeaux des épées, soies des étendards, toutes les molécules de cette toile semblent gonflées d'une force secrète qui les anime, et les répand, qui leur constitue une multiforme et incompréhensible unité. Cette peinture dépasse l'humain, dans des scènes purement humaines, par des moyens strictement plastiques¹⁶⁸. »

Nous remarquons qu'en plus de la vie, de l'aspect charnel, de l'aspect vivant que les formes, il y a la présence de cette unité. Cette unité est le moyen qui permet à la peinture de dépasser l'humanité représentée en deux dimensions par des moyens plastiques et de la faire parvenir à une réalité autre.

Outre l'aspect transgressif de la création, que dire de cela ? Tout simplement que l'œuvre d'art est régie, traversée, structurée par une liturgie interne dans laquelle, comme lors d'une messe et comme dans l'Eglise corps mystique du Christ, tout engendre tout, tout implique tout. Chaque forme est pour ainsi dire trouve sa propre finalité lorsqu'elle en engendre une autre se fondant ainsi dans un tout. Ces conclusions peuvent –elles apparaître comme farfelues ou encore fantaisistes ? De prime abord, nous ne pourrions que penser cela ; mais une réflexion

¹⁶⁸ René Schwob, *Profondeur de l'Espagne*, p. 137, op.cit.

plus poussée, nous permettrait de saisir la validité et le dynamisme de ce propos. Si nous regardons en effet la nature d'une manière globale, que cela soit un paysage, une construction, une loi physique ou encore un organisme humain ou animal, et si nous nous posons la question de son unité, la question du tout nous remarquerons qu'ils sont le fruit d'un ensemble de divers éléments emboîtés les uns avec les autres. Nous savons par ailleurs que la théologie catholique lorsqu'elle décrit l'église ou la création utilise des termes semblables que nous pouvons résumer comme suit la diversité des formes et des êtres organisés dans un tout fait à l'image de Dieu et tendant vers la perfection.

Cette unité que l'auteur met en évidence est la même dans les œuvres plastiques ; sur un plan purement pictural, les pigments mélangés les uns aux autres donnent des couleurs et ces couleurs permettent de composer un tout. Chaque matière, chaque forme trouve sa finalité en perdant sa nature pour engendrer un tout. L'auteur est éloquent :

« Faire des créatures dont doit se composer un tableau, rien que les fragments de ce tableau ; ne les considérer que sous l'angle de leurs rapports, dans l'être qu'ils tirent de ce rapprochement par l'esprit, quoi de plus analogue à l'acte de création qui nous fait n'exister qu'en vue de la communion des saints¹⁶⁹. »

Mais ce qu'il existe de plus probant dans l'œuvre d'art c'est qu'elle reflète au mieux l'être, et ce par le biais de l'artiste : *« Tout grand art ne serait ainsi qu'une incantation cosmique. Une figure humaine devient par l'art une synthèse de quelques aspects du monde¹⁷⁰ »*. L'art est donc, une représentation humaine qui par des moyens plastiques tend à nous rendre compte de la perfection de l'univers et de son architecture. L'artiste est donc non un simple copieur de la réalité mais un révélateur de l'univers et de sa perfection ainsi que de son unité, et la création soit une préfiguration des mystères divins, soit un formidable biais d'enseignement, un formidable catéchisme. L'auteur n'emploie ainsi pas le mot « *synthèse* » en vain, celui-ci signifiant en grec ancien, l'arrangement, l'ordre. L'artiste rend donc par ses créations témoignage de l'ordre du monde, ordre voulu et pensé par Dieu ; il est ce mystique qui nous met en présence de Dieu.

Une question cependant reste en suspens ; tous les artistes, tous les peintres se sont-ils donné cette mission de révélation de l'univers, de son ordre et somme toute de Dieu s'il est vrai que *« le langage esthétique, si nous savions vraiment le comprendre, nous installerait en plein*

¹⁶⁹ René Schwob, *Profondeur de l'Espagne*, p.104, op.cit.

¹⁷⁰ René Schwob, *Profondeur de l'Espagne*, p.124, op.cit.

*centre de l'être*¹⁷¹. » La question est légitime d'autant que René Schwob prend la majeure partie de ses exemples picturaux dans la période s'étendant entre les XIII^{ème} et XVI^{ème} siècles mais ne dénigre pas le XIX^{ème}. De plus celui-ci cible des peintres vénitiens espagnols ou résidents en Espagne comme Vélasquez, Le Gréco, le Tintoret, et il est inutile de rappeler la situation religieuse de ces pays où l'inquisition fait rage et où le catholicisme est la seule religion tolérée. Voici ainsi ce que l'auteur nous dit à propos de Vélasquez et de son tableau « *Les Buveurs* » :

*« L'humilité de Vélasquez illuminant ces humbles visages de joie intérieure, leur donnant une réalité à la fois concrète et surnaturelle, témoigne du sentiment religieux dans lequel il abordait et contemplait, grâce auquel il parvenait à exprimer l'essence la plus profonde, la substance même de la nature humaine*¹⁷² .»

Nous remarquons comment ici l'auteur met en évidence la foi de Vélasquez pour expliquer un tableau dont le sujet lui est profane. Il trouve ainsi une justification de la composition du tableau dans la foi du peintre et de l'artiste. Ce dernier ne parfaite adéquation avec la création révèle la splendeur de l'homme crée à l'image de Dieu. Si ceci est vrai pour Vélasquez et pour son époque nous ne pouvons ériger cette opinion en principe ou encore en loi pour expliquer tous les tableaux et tous les artistes. En effet il en convient lui-même, des toiles comme celles de Goya ou comme celles d'artistes du XX^{ème} ne sont pas le reflet d'une grande religiosité et les peintres eux-mêmes ne sont pas nécessairement catholiques.

Comment dès- lors avoir un regard sur eux et prétendre les comprendre et les expliquer ? Schwob possède sa réponse qui lui permet d'allier foi, religiosité, et considérations artistiques.

Que connaissons- nous de Goya ? Quelle représentation, quels souvenirs en avons-nous ? De Goya nous retiendrons particulièrement ces visages crispés et grimaçant, ces rictus, cette humanité décadente et pourrissante devenue l'ombre d'elle même, cette laideur montrée et affichée sur des personnages comme ceux de la famille royale elle-même, et enfin ces visions fantastiques d'un Chronos dévorant ces enfants ou cette image d'un sabbat. Que dire de cela ? Que nous avons devant nous un peintre religieux qui veut mettre en évidence les mystères de la création ? Ce n'est pas ce qui vient à l'esprit. Si nous devions en tirer un simple enseignement, ce serait le suivant : Goya est un peintre qui se refuse à embellir et qui veut montrer l'homme avec lucidité et faire ressortir son caractère. A bien y réfléchir Schwob n'est pas bien éloigné

¹⁷¹ René Schwob, *Profondeur de l'Espagne*, p.89, op.cit.

¹⁷² René Schwob, *Profondeur de l'Espagne*, p.92, op.cit.

d'un tel propos. La lucidité dont Goya fait acte dans tous ces portraits, son ironie mordante, sa volonté clairement caricaturale ne sont finalement que des négatifs de ce que peut être l'humain débarrassé de l'esprit du monde et de ses codes. Il se veut ainsi un témoin de son temps un peintre de l'histoire qui lui aussi sait dévoiler la part cachée des choses et révèle un pan de l'ordre de l'univers. Écoutons Schwob :

« Ces visages qui rient de leurs bouches grandes ouvertes sont à peine humains. Rien pour Goya ne vaut qu'en temps que prétextes à des échanges de couleurs, à des reflets qui se transmettent d'un bout à l'autre de la toile. Le moindre enfant, le fruit le plus inoffensif, en tirent une espèce de laideur. Chaque chose n'est- là que comme une négation de soi- même. La lumière dévore les chairs. C'est un monde sans densité, une inconsistante chanson.

Il y a quelque chose d'infernal dans tout ce qu'il touche : une attente de catastrophe. [...] Une grandiose anarchie dans cet univers de coups de pinceaux et d'indications ébauchées : l'Espagne sans le catholicisme, l'effervescence de l'instinct.

En même temps une épouvante de l'esprit. Ces gens assistent à leur propre décomposition. C'est une manière de putréfaction sur pied.

La grandeur de Goya tient précisément dans cette propension, qu'il exprime avec tant de force, de toutes les choses à leur fin¹⁷³. »

Que dire de plus ? Schwob est on ne peut plus éloquent et répond de lui même à l'objection précédente. Loin d'être le reflet de l'Espagne catholique cette peinture n'en est pas moins métaphysique, et n'en est pas moins révélatrice des mystères de l'univers et des mystères divins. Le mot « *infernale* » semble préfigurer bouleversement qui nous évoque l'apocalypse et ces chairs qui s'autodétruisent et s'auto dissolvent, de même que ces visages grimaçants, sont eux les annoncent de la corruption des corps et donc des allégories de la mort et de la finitude humaine. Aussi force est de constater que l'artiste religieux ou pas reste cet interprète, ce prophète.

Quelle peut alors être la cause de cette récurrence ? Quelles explications nouvelles avancer ici pour justifier ce trait ?

¹⁷³ René Schwob, *Profondeur de l'Espagne*, p.110-111, op.cit.

Il ne faut pas chercher loin la cause de cela ; le fait que de peintres aussi différents que Vélasquez et Goya puissent tous deux à travers leur œuvre respective nous laisser entrevoir une partie de l'ordre de l'univers et ce malgré une métaphysique personnelle et un traitement des choses diamétralement opposés, repose sur qualité fondamentale qui constitue l'essence de l'artiste. Ce dernier est en effet celui qui par nature est inquiet, celui qui ne trouve pas le repos, celui qui met en question le monde et son fonctionnement par son regard. Les exemples abondent et il serait ridicule de vouloir en citer ne serait-ce qu'un. De plus si les créations ne cessent de se renouveler et d'irriguer les siècles, c'est à cause du fait suivant : les mêmes questions se posent aux artistes et traversent les siècles. Chacun y trouve comme il le peut sa propre réponse, réponse qui sera dépassée ou réactualisée par d'autres créations. Ces questions tournent et toujours autour des mêmes sujets et des mêmes thèmes : la question de Dieu, celle du destin de l'homme après la mort, celle de la liberté... Aussi, peu importent les convictions religieuses de l'artiste ! Sa création dévoilera toujours un pan de l'univers et cherchera à apporter une réponse à ses questions. Schwob l'exprime ainsi d'une manière toute liturgique :

« L'origine et la base de tout art sont dans la litanie. L'art est d'abord une reconstitution derrière la variété infinie des discours, d'un b-a ba hallucinant¹⁷⁴. »

Le terme « *litanie* » insiste bien sur l'idée d'une répétition et d'une suite d'invocations en l'honneur de l'univers ou de Dieu lui-même, idée qui est reprise par « *la reconstruction* » infinie et pluriséculaire des artistes balbutiant devant ces questions existentielles et métaphysiques. En levant donc le voile sur l'univers par le biais de sa création l'artiste demeure cet interprète, ce révélateur, ce miroir et ce prophète ; il donc étranger à l'idée commune qui nous l'a bien souvent présenté comme un pâle imitateur de la réalité.

Schwob n'est donc pas en rupture avec une tradition intellectuelle et philosophique en manière d'art. Il reste dans la lignée de Baudelaire, et rend plus dynamique la conception nietzschéenne en la passant au prisme du catholicisme. Cette dernière prend ainsi tout son sens. Enfin nous pouvons constater qu'après avoir trouvé la Croix Schwob, converti et catholique convaincu se donne pour tâche d'explicitier l'agir humain sous toutes ces formes par elle seule. Il la plante donc au cœur du monde. Il nous disait ainsi :

¹⁷⁴ René Schwob, *Profondeur de l'Espagne*, p.109, op.cit.

« La passion de Dieu, le feu qui dévorait les cœurs et ses secrètes éruptions, l'ardeur corrosive de ses épanchements, c'est Dieu seul que je veux dévoiler, et toute force en l'esprit saint¹⁷⁵. »

Force est donc de constater qu'il accomplit sa tâche et que sa vision du monde n'a rien d'incongru ou de fantaisiste ; elle est simplement portée par une révélation.

¹⁷⁵ René Schwob, *Profondeur de l'Espagne*, p.229, op.cit.

Conclusion.

La lecture croisée de certaines lettres et œuvre de Schwob a permis de révéler quelques caractéristiques de sa création, de son style et de son cheminement intellectuel : celles d'un homme qui, du jour où il reçut la grâce et fut régénéré par l'eau du baptême consacra sa vie à la compréhension de Dieu. Nous sommes face à un écrit de conversion, type particulier de carnet intime qui semblait destiné à l'oubli. Le tour de force de Schwob est, loin de rechercher la gloire littéraire, d'avoir su mettre la totalité de son œuvre sous le regard divin et d'avoir avec une constance peu commune chercher à tout expliquer en Dieu et par Dieu et pour Dieu. Aussi il n'y a pas une méditation chez Schwob mais bien plus un nombre immense de petites méditations sur tel ou tel aspect du monde et des choses qui constituent mises bout à bout son impressionnant cheminement intellectuel et spirituel dans un domaine que la science ne peut atteindre et égaler, celui de la recherche de Dieu. Nous touchons peut être ici la singularité extraordinaire de notre auteur. Les personnes qui ont fait publiquement preuve d'une si grande honnêteté intellectuelle sont rares et peu sont ceux qui avouent leurs penchants, leurs faiblesses, et leurs doutes.

Certes, il sut s'entourer de personnes qui purent le conseiller et l'épauler dans un chemin aussi tortueux que celui de la conversion et de la grâce. Il n'en reste pas moins que le courage dont il fit preuve tout au long de ses écrits l'honore. Un autre fait est marquant. Selon ses dires il fut un piètre catéchumène et le catéchisme ne fut jamais sa matière forte. Comment alors expliquer la justesse de ses termes, et la finesse de son analyse ? Est-ce la encore la démonstration de la grâce agissante ? Ce domaine est trop nébuleux pour statuer. Il est cependant possible de justifier cela par sa simplicité, et sa mise à nu devant Dieu qu'il avait choisi pour Maître, comment nous le prouvent les accents si beaux de certaines de ses pages. Intelligent, simple et cultivé, il a su mettre à profit ses qualités pour sa recherche explorant les domaines artistiques mais également les éléments historiques ou géographiques pour justifier ses raisonnements. Schwob nous donne ainsi une grande leçon d'humilité et invite ses lecteurs à un détachement salutaire du monde pour mieux l'entrevoir. C'est donc le regard de l'intelligence éclairée par la foi et loin des grandes erreurs que Schwob propose. Il appelle ainsi l'homme à reconquérir le monde par l'esprit missionnaire. C'est là son intérêt et sa leçon essentielle.

Bibliographie

Œuvres de René Schwob.

- *Les Cantiques de la vie : poèmes*, préface de Paul Adam, librairie d'action d'art de la gilde "Les Forgerons", Paris 1916.
- *Poésies*, série de poèmes parus dans *Le Mercure de France*, n°525 Mai 1920.
- *Profondeur de l'Espagne*, Grasset, collection *les cahiers verts*, Paris 1928.
- *Moi, Juif. Livre posthume*, Plon, collection *Le Roseau d'or*, Paris 1928.
- *Une mélodie silencieuse*, Grasset, Paris 1929.
- *Chagall et l'âme juive*, Corrêa, 1931.
- *Ni Grec ni Juif*, Plon, collection *Le Roseau d'or*, Paris 1931.
- *Le Portail royal, cathédrale de Chartres*, Grasset, Paris 1931.
- *Le Vrai Drame d'André Gide*, Grasset, Paris 1932.
- *Capitale de la prière*, Desclée de Brouwer, collection *les Iles*, Paris 1934.
- *Solitude de Jésus-Christ*, Desclée de Brouwer, collection *les Iles*, Paris 1935.
- *Rome ou la Mort*, Desclée de Brouwer, collection *les Iles*, Paris 1938.
- *L'Homme et le péché* (ouvrage collectif) chapitre intitulé *Le Règne de l'imposture*, Plon, collection *philosophie*, Paris 1938.
- *Itinéraire d'un juif vers l'église*, Spes, Paris 1940.
- *Cinq Mystères en forme de retable : La nuit de Noël. L'adoration des Mages, le drame de la Passion*, Montréal l'Arbre, 1941.
- *Mystère de Jeanne d'Arc ou les deux églises*, Albin Michel, Paris 1946.

Une œuvre est encore à signaler bien qu'elle ne soit pas mentionnée dans les ouvrages bibliographiques ; nous sommes dans l'impossibilité de la dater, d'autant qu'elle ne figure pas sur les catalogues de la Bibliothèque Nationale.

- *Vie de sœur Marie de Jésus Crucifié*, Grasset, collection *la légende dorée au-delà des mers*, Paris.

Enfin, on peut mentionner une série d'ouvrages contenus dans la rubrique « Ouvrages du même auteur » de *Profondeur de l'Espagne*, série de titres à paraître chez Grasset et qui pour majeure partie ne sont pas parus étant donné qu'ils ne figurent pas dans le catalogue de l'éditeur. Ces titres sont les suivants :

- *Sur une musique des corps (art poétique du cinéma,)* 1927.
- *Découverte de l'église,* 1927.

Ces articles sont devenus respectivement les parties 2 et 4 de l'ouvrage *Moi, Juif. Livre posthume*.

- *Invasion de la grâce,* 1927.
- *D'extrême Orient,* 1926.
- *Schémas,* 1923.
- *Visages du siècle.*

Articles de René Schwob.

- Article de René Schwob in *L'art vivant*, ouvrage collectif n° 16 du 15 Août 1925.
- *A Venise* in *Les Marges*, t. XXXII, n°130, p.267-268, Avril 1925.
- Article de René Schwob in *Vigile* (revue littéraire) cahier 1 à 4, Grasset, 1930.
- *Verrières de Notre Dame de Chartres* in *La Revue Universelle*, t. 44, p. 432-437, Mars 1931. Cet article est un condensé de deux chapitres de l'ouvrage *Le Portail royal, cathédrale de Chartres* intitulés *Verrières du XIIIème*, et *Correspondances des verrières*.
- *Du sujet dans l'œuvre plastique*, in *Etudes Carmélitaines*, vol 17, t.2, p.204-220, Octobre 1932.
- *Art poétique de la photographie* in *Esprit*, n°5, p.744-760, 1933.
- *Naissance de Dieu- Italie*, in, *Le Correspondant*, t.331, Mai 1933.
- *Protestation d'un chrétien*, in *Esprit*, n°8, p.166-172, 1933.
- *Lettre ouverte à Céline*, in *Esprit* n°5, Mars 1933. Article paru également dans *L'Herne* n°6, 1966.
- *Première note sur La Vierge de Lourdes* in *Etudes*, t.3, p.145-159, 1935.
- *Images de Rome. Des catacombes au Ponte Milvio*, extraits de *Rome ou la Mort*, in *Etudes*, t.4, p.485-491, 1937.
- *Le peuple ressuscité. Salut à la J.O.C.*, in *Etudes*, t. 3, p.304-312, 1937.
- *Images de Fribourg* in *Nova et Vetera*, p.140-149.
- *Notes sur Stendhal* in *la Revue Hebdomadaire*, t.7, p.532-544, 1939.
- *Grace de la terre sainte*, (extraits d'un chapitre d'*Itinéraire d'un juif vers l'Eglise* intitulé *Athènes et la Terre Sainte*) in *Espérances, revue du sanatorium du clergé français*, n°3, Juillet, Août, Septembre 1939.
- *En Terre Sainte*, (extraits d'un chapitre d'*Itinéraire d'un juif vers l'Eglise* intitulé *Athènes et la Terre Sainte*) in *La Revue Universelle*, t.79, n° 24, p.406-410, 15 mars 1940.
- *La Leçon de Rome. Un converti découvre l'Eglise*, (version plus complète du chapitre intitulé *La leçon de Rome* contenue dans l'ouvrage *Itinéraire d'un juif vers l'église*), in *Etudes*, t. 242, p.406-420, 1940.

Lettres et préfaces de René Schwob.

- Préface de René Schwob au livre de Jeanne Faure : *Saint-Paul. Une ville royale de l'ancienne France sur la Côte d'Azur*, J. Delannoy, Cannes, 1931.
- Ouvrage collectif : *Lettres inédites sur l'inquiétude moderne. Jacques et Raïssa Maritain, _ André Gide, _ Paul Claudel, _ René Schwob, _ Aldous Huxley, _ Elie Faure*. Editions Universelles, 1951.
- Diverses lettres entre René Schwob et Paul Claudel rassemblées par Dominique Millet-Gérard in *Correspondance de Paul Claudel avec les ecclésiastiques de son temps : le Sacrement du monde et l'Intention de Gloire*, vol II, 2 « Bibliothèque des correspondances mémoires et journaux » n° 46, p.982 -1000, Honoré Champion, Paris 2008.
- Six lettres de René Schwob adressées à Monseigneur Paul Rémond, évêque de Nice, approximativement datées entre 1941 et 1946.

Comptes rendus et articles sur René Schwob.

- *Lettre ouverte à René Schwob*, d'André Gide parue dans la *Nouvelle Revue Française*, Janvier 1929, t.32, p.57-59.
- Diverses mentions de René Schwob dans le journal d'André Gide pour les années 1932 et 1933, t.1, p.373-374, 387-388, 403, « Bibliothèque de La Pléiade », Gallimard, Paris, 1952.
- Recension de l'ouvrage *Ni grec ni juif* par Stanislas Fumet in *Etudes Carmélitaines* vol 17, t.2, p.237 et suivantes, Octobre 1932.
- Article intitulé *De la Critique Gidienne* dans la rubrique *Réflexions* d'Albert Thibaudet Paru dans *La Nouvelle Revue Française*, Mars 1933.
- Recension sur *Capitale de la prière* par Gustave Thibon in *Etudes Carmélitaines* p. 234- 245, Avril 1936.
- Recension sur *Rome ou Mort*, par Gustave Thibon in *Etudes Carmélitaines* p.237, Avril 1938.
- Compte-rendu de Maurice Pourchet à propos du livre *Itinéraire d'un juif vers l'église*, paru dans *La Nef*, p.153, Octobre 1940.
- *Adieu à René Schwob* par Jean de Rostu in *Etudes* t. 248, p.412-420, 1946.
- *Du judaïsme au séminaire, René Schwob*, article de Maurice Carité in *Convertis du XXe siècle*, sous la direction de Fernand Lelotte, S.J., t.4 p.39-54, Casterman, Paris, 1961. Cet article à été repris dans la revue des Dominicain d'Avrillé intitulée *Le Sel de la Terre*, n°66, automne 2008.

- Lettre de R. Rebstock datée du 27 Février 1946 adressée à Paul Claudel, mentionnant le décès de René Schwob.

Ouvrages généraux sur le genre de la méditation.

- *La Conversation intérieure. La Méditation en France au XVIIème.* de Christian Belin, collection *Lumière Classique*, n° 42, Honoré Champion, Paris, Septembre 2002.
- *La Méditation au XVIIème siècle*, colloque Congrès Age classique, Honoré Champion, Paris, Août 2006.

Outils et ouvrages bibliographiques.

- *Bibliographie de la littérature française 1930-1939, complément à la bibliographie d'Hugo P. Thieme* par S. Dreher et M. Rolli, Librairie E. Droz, Genève, 1948.
- *Bibliographie de la littérature française 1940-1949, complément à la bibliographie d'Hugo P. Thieme* par Marguerite L. Drevet, E. Droz, Genève, 1954.
- *Bibliographies der französischen Litteraturwissenschaft*, t. 5, 1965-1966 Otto Klapp, Vittorio Klostermann, Frankfurt am Mein.
- *A Critical Bibliography of French Literature, the twentieth century, Part 1, general subjects and principally the novel before 1940*, Syracuse university press, New York, 1980.

Ouvrages cités.

- BAUDELAIRE Charles, *Les Fleurs du mal*, « Spleen et idéal », IV, « Bibliothèque de La Pléiade », Gallimard, Paris, 1975,
- KANT Emmanuel, *Critique de la faculté de juger*, trad. d'Alexis Philonenko, Paris éd. Vrin, 1965.

- NIETZSCHE Friedrich, *Ainsi parlait Zarathoustra*, traduction Georges-Arthur Goldschmidt, « Le livre de poche », Paris 1983.
- NIETZSCHE Friedrich, *La naissance de la tragédie, Préface à Richard Wagner*, in *Œuvres* vol. I, trad. de Jacques Le Rider, « Bouquins », Robert Laffont, Paris, 1993.

Index Biblique.

Ancien Testament

- Exode, XII, 1.

Nouveau Testament

- Evangile selon Saint Mathieu, XIV, 6.
- Evangile selon Saint Mathieu : XXVI, 41.
- Evangile selon Saint Jean, I, 1.
- Evangile selon Saint Luc, II, 34
- Evangile selon Saint Marc, IV 3-9.

Table des matières

INTRODUCTION	1
Chapitre I. L'écriture de la conversion ou l'esthétique du passage.	7
1. Le chemin d'une conversion.	7
a) La quête et la recherche.....	7
b) « <i>A quoi sert d'écrire quand ce n'est pour aimer</i> » ou l'écriture comme médiation de l'acquisition de la foi.	11
c) Du journal spirituel à la prière.....	14
2. D'une nature à l'autre.	18
a) La conversion du Cœur et de la Raison.	18
b) La conquête de la plénitude et de l'unité.....	23
c) « Faites, mon dieu que je devienne pur et que je puisse aider à votre définitive révélation » : la tentation sacerdotale.	25
Chapitre II. L'art ou « la tâche la plus haute et l'activité proprement dite métaphysique de cette vie ».	28
1. Les pouvoirs ignorés de l'art et de l'artiste.....	28
a) La fin de l'immobilisme :.....	28
b) L'artiste interprète et prophète de l'invisible.	30
2. Le statut du sujet de l'œuvre.	31
a) Profane ou religieux ?.....	31
b) Les dangers de la forme.....	32
Chapitre III. Le message des lieux saints.	34
1. Lourdes.....	35
a) La leçon humaine.....	35
b) Les leçons théologiques.....	36
2. La Palestine.....	39

3. Rome	41
a) « Présence des hommes. »	42
b) « Tragédie de l'Église. »	43
c) « Couronnement du monde. »	44
Chapitre IV. Anges et démons: le rejet des idoles devant la lumière divine.....	46
1. Les relations épistolaires.....	46
a) La relation avec André Gide: la chute de Satan.....	47
b) La relation avec Paul Claudel et Jacques Maritain : les muses catholiques.....	48
2. La critique philosophique.....	50
ARTICLE.....	53
Conclusion.....	63
Bibliographie.....	64
Œuvres de René Schwob.....	64
Articles de René Schwob.....	65
Lettres et préfaces de René Schwob.....	66
Comptes rendus et articles sur René Schwob.....	66
Ouvrages généraux sur le genre de la méditation.....	67
Outils et ouvrages bibliographiques.....	67
Ouvrages cités.....	67
Index Biblique.....	68
Table des matières.....	69